


NAZIONALE
B. Prov.
COLL.
11
28
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XIV
Palchetto
Num° d' ordine

COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

ŒUVRES

DE

LA FONTAINE

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, MISE EN ORDRE, ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES,

PAR C. A. WALCKENAER,

MEMBRE DE L'INSTITUT.



TOME SECOND.





A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

M DCCC XXVII.

AVERTISSEMENT.

Voici un second recueil de fables que je présente au public [1]. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties [2] convenoient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions [3]; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnoîtra lui-même : ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici

[1] Ce recueil formoit la troisième et la quatrième partie, deux volumes in-12, 1678 et 1679. Il contenoit cinq livres.

[2] C'est-à-dire la première et la seconde partie, qui contenoient les six premiers livres : ils avoient paru en 1668 et en 1669, in-12 et in-4°, et ils furent réimprimés en 1678 avec la troisième et la quatrième partie.

[3] Ce n'étoit pas là le seul motif qui avoit décidé La Fontaine à mettre moins de concision dans ses récits. Voyez à ce sujet notre *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine.*

les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnoissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étois capable.

Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un errata [1]; mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque errata, aussi bien pour les deux premières parties que pour les dernières [2].

[1] L'errata des deux premiers volumes se trouve sur un feuillet séparé, qui, par cette raison, manque à beaucoup d'exemplaires : on le place ordinairement après la table des matières du premier volume. L'errata de la troisième partie est à la fin de cette préface, et celui de la quatrième partie est à la fin de la table des matières et du volume.

[2] On a pu voir, par la préface que nous avons mise en tête de ces fables, et par les variantes que nous avons données, que ces errata ne suffisoient pas pour rétablir la pureté du texte.

A MADAME

DE MONTESPAN[1].

L'apologue est un don qui vient des immortels;
    Ou, si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels:
    Nous devons tous tant que nous sommes
    Ériger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme: il rend l'ame attentive,
    Ou plutôt il la tient captive,
    Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux;
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse!
Le Temps, qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage:
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui

[1] Françoise-Athénaïs de Rochechouard de Mortemart, marquise de MONTESPAN, née en 1641, morte le 28 mai 1707, à l'âge de soixante-six ans. Sa liaison avec Louis XIV avoit commencé en 1668, et dura près de quinze ans, jusqu'en 1683.

Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces.
Eh! qui connoît que vous les beautés et les graces!
Paroles et regards, tout est charme dans vous.
Ma muse, en un sujet si doux,
Voudroit s'étendre davantage:
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi;
Et d'un plus grand maître que moi
Votre louange est le partage [1].
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri;
Protégez désormais le livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie:
Sous vos seuls auspices ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande;
La fable en son nom la demande:
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire:
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

[1] Ce grand maître étoit Louis XIV.

FABLES
DE
LA FONTAINE.

LIVRE SEPTIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Les Animaux malades de la peste [1].

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés:

[1] Guillaume Gueroult, *le premier livre des Emblèmes*, Lyon, 1540, in-8°, *Fable du Lyon, du Loup, et de l'Ane*, p. 40. — Voyez Straparole, treizième nuit, fable 1, t. II, p. 385, édit. 1726, *le Loup, le Renard, et l'Ane*; et notre *Essai sur la fable et les fabulistes avant La Fontaine*, tome I de cette édition.

On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie [1];
Nul mets n'excitoit leur envie;
Ni loups ni renards n'épioient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyoient:
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit: Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait? nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut: mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,

[1] Labitur, infelix studiorum, atque immemor herbæ,
Victor equus, fontesque avertitur.
VIRG., *Georg.*, III, 498.

Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur:
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses:
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit: J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc[1], prouva par sa harangue

[1] Un peu instruit. Pasquier dit : « Le mot de *clerc* appartient aux « ecclésiastiques; et comme ainsi fut qu'il n'y eut qu'eux qui fissent « profession de bonnes lettres, aussi par métaphore nous appellâmes « *grand clerc* l'homme savant, *mauclerc* celui qu'on tenoit pour « bête, et la science *clergie*. »

Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

FABLE II.

Le mal marié[1].

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme;
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens; aucuns d'eux ne me tentent:
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare, et jalouse.
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut:
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageoient; l'époux étoit à bout:
Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,

[1] *Fabulæ æsopicæ*, edit. Furia, Lipsiæ, 1810, in-8°, fab. CCXLVI; *Fabulæ variorum auctorum*, edit. Nevelet., Francof. 1660, in-12, *Fab. Æsopi* XCIII, *Maritus et Uxor*.

Monsieur court, monsieur se repose.
Elle en dit tant, que monsieur, à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parents. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien! qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous votre vie?
L'innocence des champs est-elle votre fait?
Assez, dit-elle: mais ma peine
Étoit de voir les gens plus paresseux qu'ici;
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savois bien dire, et m'attirois la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
Eh! madame, reprit son époux tout-à-l'heure [1],
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
Est déja lassé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous?

[1] C'est-à-dire sur-le-champ. Cette expression n'est plus usitée dans ce sens.

Retournez au village: adieu. Si de ma vie
    Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés!

FABLE III.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les Levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude étoit profonde,
S'étendant par-tout à la ronde.
Notre ermite nouveau subsistoit là-dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert: que faut-il davantage?
Il devint gros et gras: Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère:
Ils alloient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat;
Ratopolis [1] étoit bloquée:
On les avoit contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent

[1] Mot composé, qui signifie *ville des Rats*.

De la république attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le secours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus [1] :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis :
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

[1] Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas.
MOLIÈRE, *Tartuffe*, acte IV, sc. 1.

FABLE IV.

Le Héron.

Un jour, sur ses longs pieds, alloit je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou:
Il côtoyoit une rivière.
L'onde étoit transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;
Ma commère la carpe y faisoit mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit[1]:
Tous approchoient du bord; l'oiseau n'avoit qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit:
Il vivoit de régime, et mangeoit à ses heures.
Après quelques moments l'appétit vint: l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace[2].

[1] La Fontaine a dit dans la fable du *Renard et des Raisins*:
Le galant en eût fait volontiers son profit.
Liv. II, fab. III.

[2] Allusion à ces vers d'Horace:
Cupiens varia fastidia cœna

Moi, des tanches! dit-il; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère! Et pour qui me prend-on?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!
J'ouvrirois pour si peu le bec! aux dieux ne plaise!
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
    Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit: il fut tout heureux et tout aise
    De rencontrer un limaçon.

    Ne soyons pas si difficiles:
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner [1].
    Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur-tout quand vous avez à-peu-près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle: écoutez, humains, un autre conte:
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

Vincere tangentis male singula dente superbo.
Lib. II, sat. VI, v. 86.

[1] Dans la fable de *la Poule aux œufs d'or*, La Fontaine a dit:
L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Liv. V, fab. XII.

FABLE V.

La Fille [1].

Certaine fillc, un peu trop fière,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bicn fait, et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux: notez ces deux points-ci.
Cette fille vouloit aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir?
Le Destin se montra soigneux dc la pourvoir:
Il vint des partis d'importancc.
La belle les trouva trop chétifs de moitié:
Quoi! moi! quoi! ces gcns-là! l'on radote, je pense.
A moi les proposer! hélas! ils font pitié:
Voyez un peu la belle espéce!
L'un n'avoit cn l'esprit nulle délicatessc;
L'autre avoit le nez fait de cctte façon-là:
C'étoit ceci, c'étoit ccla;
C'étoit tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.

[1] L'épigramme xvii du livre V de Martial a pu suggérer à La Fontaine l'idée de cette fable, réunie dans son édition à la fable précédente.

Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. Ah! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne:
Grace à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoique en solitude.
La belle se sut gré de tous ces sentiments.
L'âge la fit déchoir: adieu tous les amants.
Un an se passe, et deux, avec inquiétude:
Le chagrin vient ensuite; elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour;
Puis ses traits choquer et déplaire;
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron [1].
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer: que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage!
Sa préciosité [2] changea lors de langage.
Son miroir lui disoit: Prenez vite un mari.
Je ne sais quel desir le lui disoit aussi:

[1] Singula de nobis anni prædantur euntes.
HORAT., *Epist.*, II, 2, v. 55.

[2] Ce mot est excellent, et si clair qu'il n'a pas besoin d'explication; cependant il n'a jamais été admis dans le dictionnaire de l'Académie françoise: mais, avant notre poëte, Ménage l'avoit déja employé plusieurs fois dans la *seconde partie des Observations sur la langue françoise*, 1676, in-12, p. 210 et 448.

Le desir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

FABLE VI.

Les Souhaits[1].

Il est au Mogol des follets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
Aimoit le maître et la maîtresse,
Et le jardin sur-tout. Dieu sait si les Zéphyrs,
Peuple ami du démon, l'assistoient dans sa tâche!
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Combloit ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté

[1] Le fond de cet apologue est tiré d'un ancien conte arabe. On a cité les anciens *Fabliaux*, t. IV, p. 227, du recueil de Le Grand d'Aussy; et Marie de France, t. II, p. 140, fable XXI. Si La Fontaine a connu quelques unes de ces sources, c'est par l'intermédiaire d'auteurs plus modernes. Conférez aussi un morceau de Rabelais contre les vœux exagérés des hommes; nouveau Prologue du quatrième livre.

A ses pareils si naturelle;
Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norwége
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige;
Et d'Indou qu'il étoit on vous le fait Lappon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes:
On m'oblige de vous quitter;
Je ne sais pas pour quelles fautes:
Mais enfin il le faut. Je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine:
Employez-la; formez trois souhaits: car je puis
Rendre trois souhaits accomplis;
Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Étrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance;
Et l'Abondance à pleines mains
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins:
Tout en créve. Comment ranger cette chevance[1]?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut!
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent;

[1] Ces biens.

Les grands seigneurs leur empruntèrent;
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents !
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors; fuyez : et toi, déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vite ! A ces mots
La Médiocrité revient. On lui fait place :
Avec elle ils rentrent en grace,
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
Qu'ils étoient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours et perdent en chimères
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires :
Le follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse :
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

FABLE VII.

La Cour du Lion[1].

Sa majesté lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant le roi tiendroit
Cour plénière, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin[2].
Par ce trait de magnificence

[1] Regnerii, *Apologi Phædrii*. Divione, 1643, p. 39, part. I, fab. XXXIII, *Leo*, *Asinus*, *Lupus*. — Phædr. IV, 12, *Leo regnans*.

[2] Nom d'un singe alors fameux à Paris par ses tours; voyez Molière, *Tartuffe*, acte II, scène III. t. VI, p. 84 de l'édition de M. Auger. — Furetière, dans son *Roman bourgeois*, raconte d'une coquette achevée, qu'elle devint amoureuse d'un musicien fort laid. « L'amour, ajoute l'auteur, de baladin qu'il étoit, le métamor« phosa en singe, et il conserva avec un peu de sa première forme « toute sa laideur et toute son agilité. Ce singe vint depuis au pou« voir d'un bateleur, qui le nomma *Fagotin*. L'animal surprit « merveilleusement grand nombre de badauds, en dansant, comme « il faisoit, sur la corde ; car ils ne se doutoient nullement qu'il eût « appris ce métier durant qu'il étoit homme, amoureux, et vio-

Le prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son louvre il les invita.
Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine:
Il se fût bien passé de faire cette mine;
Sa grimace déplut: le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité;
Et, flatteur excessif, il loua la colère [1]

« lon. » *Roman bourgeois*, liv. I, p. 212, édition d'Amsterdam, 1714, in-12.

Il est question de Fagotin dans un livre intitulé la *Cassette aux Bijoux*, 1668, in-12. L'auteur, D. T. (peut-être De Tallemant), faisant le portrait d'un avocat ridicule, dit, p. 115:

On est curieux de le voir,
Comme un *Fagotin* de chicane,
Fait comme un négromancien.

[1] VAR. Vers sans rime, précédé de trois rimes masculines de suite; double négligence qui ne se trouve corrigée dans aucune des éditions originales. Plusieurs éditeurs, pour remédier à ce défaut, ont ainsi imprimé les deux vers qui précèdent:

Sa grimace déplut; le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire
Le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité, etc.

Mais l'abbé Aubert a proposé la correction la plus heureuse; en changeant le dernier vers que nous venons de citer, il met:

Le singe approuva fort cette action sévère.

Ainsi, par la seule altération de deux mots, et sans modifier le sens, on fait disparoître les trois rimes masculines, et on donne une rime au mot *colère*. La Fontaine auroit, sans aucun doute, adopté cette correction; mais nous n'avons pas les mêmes droits,

Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur:
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encor punie :
Ce monseigneur du lion-là
Fut parent de Caligula [1].
Le renard étant proche : Or çà, lui dit le sire,
Que sens-tu? dis-le-moi : parle sans déguiser.
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume [2] : il ne pouvoit que dire
Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand [3].

et comme éditeur nous devons reproduire son texte avec les fautes qu'il y a laissées.

[1] Caligula mit sa sœur Drusille au rang des divinités, et sévissoit également contre ceux qui pleuroient sa mort et contre ceux qui ne la pleuroient point; les premiers parcequ'ils insultoient, suivant lui, à son apothéose; les seconds parcequ'ils étoient insensibles à sa perte. Dion. Cass., *Hist.*, lib. LIX, cap. 11, p. 914, édit. Reimar, in-folio; Sueton., *Caligula*, 24, t. I, p. 356, édit. Wolfii.

[2] Trait qui est tiré de Régnier.

. . . . . . Cerebri rhuma odoratus poros
Tam stipat, ut non transmeat nares odor.

[3] Ce qui signifie, de ne dire ni oui ni non. De cette réputation qu'ont les Normands est venu cet autre proverbe : « *Un Normand* « *a son dit et son dédit.* »

FABLE VIII.

Les Vautours et les Pigeons[1].

Mars autrefois mit tout l'air en émute[2].
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux; non ceux que le Printemps
Méne à sa cour, et qui, sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatants,
Font que Vénus est en nous réveillée;
Ni ceux encor que la mère d'Amour
Met à son char; mais le peuple vautour,
Au bec retors[3], à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang: je n'exagère point.
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira;

[1] Abstemius, 96, *de accipitribus inter se inimicis, quos columbæ pacaverant.* Voyez ci-dessus la quatrième fable du livre II.

[2] *Émute* pour *émeute*, par licence poétique et pour la rime, et non pas, comme le dit un commentateur de notre poëte, parceque *émute* est un vieux mot qui a été remplacé par *émeute*. On ne pourroit fournir un seul exemple de l'emploi du mot *émute* dans notre ancien langage.

[3] . . . . rostroque immanis vultur obunco.
VIRG., *Æneid.*, VI, v. 597.

Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine[1].
C'étoit plaisir d'observer leurs efforts;
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres:
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au cou changeant, au cœur tendre et fidèle.
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle:
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis, et si bien travaillèrent
Que les vautours plus ne se chamaillèrent.
Ils firent trève; et la paix s'ensuivit.
Hélas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace.
La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.

[1] Tout le monde sait que, selon la fable, Prométhée, pour avoir osé créer l'homme et dérober le feu sacré du ciel, fut enchainé sur un rocher du Caucase, où un vautour lui déchiroit les entrailles sans cesse renaissantes.

Peu de prudence eurent les pauvres gens
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants :
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. Semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant : je me tais.

FABLE IX[1].

Le Coche et la Mouche[2].

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
 Six forts chevaux tiroient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout étoit descendu:
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
 Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
 Aussitôt[3] que le char chemine,
 Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,

[1] Cette fable a paru pour la première fois dans le recueil intitulé *Fables nouvelles et autres poésies*, 1671, in-12, p. 4, fab. II. Elle a donné lieu à cette expression proverbiale *la Mouche du coche*, qui est entendue de tout le monde.

[2] Æsop., 294, 217, *Culex et Bos.* — Phædr., III, 6, *Musca et Mula.*

[3] VAR. Dans le recueil de 1671, p. 5:

Fait à fait que le char chemine.

Cette expression picarde *fait à fait* signifie *à mesure que*, *pendant que*.

Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disoit son bréviaire :
Il prenoit bien son temps! une femme chantoit :
C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font par-tout les nécessaires,
Et, par-tout importuns, devroient être chassés.

FABLE X[1].

La Laitière et le Pot au lait[2].

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
    Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre[3] à la ville.
Légère et court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
    Cotillon simple et souliers plats.
    Notre laitière ainsi troussée
    Comptoit déja dans sa pensée
Tout le prix de son lait; en employoit l'argent;
Achetoit un cent d'œufs; faisoit triple couvée:
La chose alloit à bien par son soin diligent.
    Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
    Le renard sera bien habile

[1] Madame de Sévigné, daos une lettre en date du 9 mars 1672, parle de cette fable; ce qui dooone lieu de présumer qu'au moins tout ce septième livre étoit alors composé.

[2] Regnerii, *Apologi Phædrii*, pars I, fab. xxv, *Pagana et ejus mercis emptor.* — Bonaventure des Periers, *les Contes ou les Nouvelles récréations et joyeux devis*, nouv. xiv, t. I, p. 141-144, édition de 1735, in-12: *Comparaison des Alquemistes à la bonne femme qui portoit une potée de laict au marché.*

[3] Sans obstacle, sans accident fâcheux.

S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable:
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est[1], une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée:
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri[2]
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait;
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?

[1] Vu le prix que vaut le porc ainsi engraissé. Un des commentateurs de notre poëte n'a pas bien compris cet hémistiche, et, le rapportant à la vache dont il est fait mention dans ce même vers, il y a vu une faute de langue inexcusable. Il se trompe: cet hémistiche est une incise ou une sorte de parenthèse; et le désordre de la phrase peint à merveille le trouble d'esprit que la joie cause à la laitière.

[2] Triste, fâché.

Grand mercy ma mose petite,
C'est pour vous et n'en suis *marri*:
Pour belle femme l'on visite
A tous les coups un laid mari.

MAROT, *Epistre* LIV, t. II, p. 189, édit. 1731, in-12

Qui ne fait châteaux en Espagne[1] ?
Picrochole[2], Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux :
Une flatteuse erreur emporte alors nos ames;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi;
On m'élit roi, mon peuple m'aime;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même;
Je suis gros Jean[3] comme devant.

[1] Expression proverbiale, qui signifie former des projets ou des entreprises chimériques. On a fait diverses conjectures sur l'origine de cette locution, qui est bien ancienne, puisqu'on la retrouve dans le *Roman de la Rose*, composé vers le milieu du treizième siècle. (Vers 2467, t. I, p. 83 de l'édit. 1735, in-12.)

[2] Var. *Pichrocole*, dans l'édition de 1678, dans celle de 1729, et dans celle de Montenault. Mais quoique La Fontaine ait ainsi écrit ce nom, on a eu raison de le corriger d'après Rabelais, dans lequel il l'a pris, et aussi d'après l'étymologie grecque. Voyez Rabelais, *Gargantua*, I, 34, t. I, p. 124, édit. in-4°.

[3] Expression burlesque, mise en usage par Rabelais pour désigner un homme sans conséquence, et qui est ici d'autant plus plaisante que notre poète se nommoit Jean. Voyez Rabelais, *Pantagruel*, second prologue du liv. IV, t. II, p. 28 de l'édit. in-4°.

FABLE XI.

Le Curé et le Mort[1].

Un mort s'en alloit tristement
S'emparer de son dernier gîte;
Un curé s'en alloit gaiement
Enterrer ce mort au plus vite.
Notre défunt étoit en carrosse porté,
Bien et dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme bière,
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.
Le pasteur étoit à côté,
Et récitoit, à l'ordinaire,
Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes et des leçons,
Et des versets et des répons:
Monsieur le mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons;
Il ne s'agit que du salaire.

[1] L'accident arrivé après la mort de M. de Boufflers, et que madame de Sévigné a raconté dans une de ses lettres en date du 26 février 1672, a fourni le sujet de cette fable. Elle fut composée aussitôt après l'évènement, puisque madame de Sévigné l'envoya à sa fille avec une lettre en date du 9 mars de la même année.

Messire Jean Chouart[1] couvoit des yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor;
Et des regards sembloit lui dire :
Monsieur le mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs :
Certaine nièce assez proprette
Et sa chambrière Pâquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
Un heurt[2] survient : adieu le char.
Voilà messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée :
Le paroissien en plomb entraîne son pasteur;
Notre curé suit son seigneur;
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Est le curé Chouart qui sur son mort comptoit,
Et la fable du Pot au lait.

[1] Nom par lequel Rabelais désigne un homme d'église que l'on veut ridiculiser. J. B. Rousseau s'en est servi dans le même sens.

[2] Un choc. Ce mot peu usité se trouve dans la fable 1 du liv. X.

Puis malgré quelques *heurts* et quelques mauvais pas.

FABLE XII.

L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit.

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs desirs échappe.
Pauvres gens! Je les plains; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux;
Et le voilà devenu pape!
Ne le valons-nous pas? Vous valez cent fois mieux:
Mais que vous sert votre mérite?
La Fortune a-t-elle des yeux?
Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos? le repos, trésor si précieux
Qu'on en faisoit jadis le partage des dieux[1]!
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.

[1] Immortali ævo summa cum pace fruuntur.
LUCRET., lib. I.

Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse
Pour la Fortune; il dit à l'autre un jour :
Si nous quittions notre séjour ?
Vous savez que nul n'est prophète
En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami : pour moi, je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous; suivez votre humeur inquiète :
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures ;
Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.
Qu'est ceci? se dit-il : cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures ;
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse?

On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour; messieurs de cour, adieu:
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate:
Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant [1], qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abyme défier [2]!
Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la Mort: avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol: on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuoit ses graces.
Il y court. Les mers étoient lasses
De le porter; et tont le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages:

[1] . . . Tunica tectum adamantina.
HORAT., Od., I, VI.

[2] Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus. . .
HORAT., Od., I, III

Demeure en ton pays, par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avoit été :
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avoit à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi,
De régler ses desirs faisant tout son emploi [1] !
Il ne sait que par ouï-dire
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

[1] Racan avoit dit, dans ses stances sur la retraite :

O bienheureux celuy. . . . .
. . . Qui loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses desirs.

FABLE XIII.

Les deux Coqs[1].

Deux coqs vivoient en paix : une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie ! et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des dieux même[2] on vit le Xanthe teint !
Long-temps entre nos coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :
La gent qui porte crête au spectacle accourut ;
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours[3],
Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage ;

[1] Æsop., 119, *Galli et Aquila* ; 145, *Galli*. Aphton. 12, *Fabula Gallinaceorum*.

[2] Le singulier pour le pluriel : licence poétique dont on trouve de fréquents exemples dans Corneille, que Voltaire excuse, et que les grammairiens condamnent.

[3] Multa gemens ignominiam plagasque superbi
Victoris, tum quos amisit inultus amores.
VIRG., *Georg.*, III, 226

Il aiguisoit son bec, battoit l'air et ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher, et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire;
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet.
Je laisse à penser quel caquet;
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

FABLE XIV.

L'ingratitude et l'injustice des Hommes envers la Fortune[1].

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage:
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots; le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune
Recueillirent leurs droits, tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son marchand à bon port.
Factenrs, associés, chacun lui fut fidéle.
Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor:
Le luxe et la folie enflèrent son trésor;
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parloit chez lui que par doubles ducats;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux, et carrosses:
Ses jours de jeûne étoient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit: Et d'où vient donc un si bon ordinaire?—
Et d'où me viendroit-il que de mon savoir-faire?

[1] Abstemius, 198. *De viro, qui se felicitatis suæ causam, infelicitatis vero fortunam esse dicebat.*

Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos, et bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait;
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause :
Un vaisseau mal frété périt au premier vent;
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires;
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit : le luxe et la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie [1],
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup [2],
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : D'où vient cela?—De la Fortune, hélas!
Consolez-vous, dit l'autre; et, s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil;

[1] Chère succulente et joyeuse. Cette expression de *chère lie* est familière à nos vieux conteurs. Voyez Rabelais, *Pantagruel*, IV, 44.

[2] Cette répétition du mot *beaucoup* semble une imitation de ce vers de Virgile :

Multa super Priamo rogitans, super Hectore multa.
VIRG., *Æneid.*, I, 750

Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie;
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort :
Chose n'est ici plus commune.
Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la Fortune :
On a toujours raison, le Destin toujours tort.

FABLE XV.

Les Devineresses[1].

C'est souvent du hasard que naît l'opinion;
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états: tout est prévention,
Cabale, entêtement; point ou peu de justice.
C'est un torrent: qu'y faire? il faut qu'il ait son cours:
Cela fut, et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisoit la pythonisse:
On l'alloit consulter sur chaque événement;
Perdoit-on un chiffon, avoit on un amant,
Un mari vivant trop, au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse;
Chez la devineuse[2] on couroit

[1] C'est uoe anecdote de sou temps que La Fontaine a mise en vers. Il en a aussi emprunté la matière à la comédie de Vizé et Thomas Corneille, intitulée *la Devineresse ou les faux enchantements*.

[2] Pour *devineresse*. On trouve dans Marot le mot *devineur*: il est de la langue; mais *devineuse* est de l'inventioo de notre poëte.

Si m'esveillay tout fasché, et m'en vins
Faire exposer mon beau songe aux *devins*,
Entre lesquels un grand frère mineur
Je rencontray excellent *devineur*,

Pour se faire annoncer ce que l'on desiroit.
Son fait consistoit en adresse :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concouroit,
Tout cela bien souvent faisoit crier miracle.
Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats [1],
Elle passoit pour un oracle.
L'oracle étoit logé dedans un galetas :
Là, cette femme emplit sa bourse,
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari ;
Elle achète un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin
Alloit, comme autrefois, demander son destin ;
Le galetas devint l'antre de la Sibylle.
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi devine [2] ! on se moque : eh ! messieurs, sais-je lire ?

Qui m'asseura que de trois choses l'une
Me diroit vray.
MAROT, *Espistres*, XXI, p. 77.

[1] Expression proverbiale, pour dire presque entièrement, presque complétement, de même que l'or à vingt-trois carats, qui est presque entièrement pur.

[2] Pour *devineresse*. On dit *devin*; mais *devine* ne se dit pas plus que *devineuse*, si ce n'est parmi le peuple, dont notre poëte emprunte ici le langage pour ajouter à l'illusion. Remarquons qu'il

Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.
Point de raisons : fallut deviner et prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner malgré soi plus que deux avocats.
Le meuble et l'équipage aidoient fort à la chose :
Quatre siéges boiteux, un manche de balai,
Tout sentoit son sabbat et sa métamorphose.
Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en seroit moqué : la vogue étoit passée
Au galetas ; il avoit le crédit.
L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise[1].
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros : les gens l'avoient prise
Pour maître tel, qui traînoit après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

met ce mot dans la bouche d'une femme qui ne sait pas même lire.

[1] Habitude d'acheter chez un marchand.

FABLE XVI.

Le Chat, la Belette, et le petit Lapin [1].

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara: c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il étoit allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O dieux hospitaliers! que vois-je ici paroître?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.

[1] Doni, *Filosofia morale*, 1594, in-8°, fol. 121, réimprimé dans Guillaume, *Recherches sur les auteurs dans lesquels La Fontaine a pu trouver les sujets de ses Fables*, Besançon, 1822, in-8°, p. 34; *il Topo, la Lepre, il Gatto.* — *Livre des lumières, ou la conduite des Roys*, p. 251. — *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman, traduits d'Ali Tchélébi-ben-Saleh; ouvrage commencé par feu* M. Galland, *continué et fini par* Cardonne, 1778, in-12, t. II, p. 342. *Le Chat et la Perdrix.*

La dame au nez pointu répondit que la terre
Étoit au premier occupant.
C'étoit un beau sujet de guerre,
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant !
Et quand ce seroit un royaume,
Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean lapin allégua la coutume et l'usage :
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis [1].
C'étoit un chat, vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite [2],

[1] Nom comique tiré de Rabelais. « Nous avons ici, près la Villaumère, ung vieux poëte ; c'est *Raminagrobis*, lequel en seconde nopce épousa la grande gourre dont naquit la belle Basoche. » *Pantagruel*, liv. III, ch. XXI. Ce nom pourroit bien être plus ancien que Rabelais. Dans Bidpaï il y a un chat qui se nomme *Roumi*. *Kalila and Dimna or the Fables of Bidpaï, translated from the arabic; by* W. Knatchbull, 1819, in-8°, p. 275.

[2] Tant bien sçavoit faire la *chattemite*.
HAUDENT, 366, *Apologues d'Esope en rithme françoise*,
Rouen, 1547, in-16, fable CCCXXXI, vers 8.

Voyez ci-après, liv. IX, fable XIV; et dans Rabelais, liv. IV, ancien prologue, t. II.

Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud[1] leur dit : Mes enfants, approchez,
Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportants[2] aux rois.

[1] Autre nom burlesque emprunté de Rabelais, *Pantagruel*, liv. V, chap. II, intitulé : « Comment nous passasmes le guischet « habité par *Grippeminaud*, archiduc des chats fourrez. »

[2] Var. *Se rapportant*. Cette leçon est celle de toutes les éditions modernes ; la nôtre est celle de toutes les éditions originales. Si elle forme aujourd'hui une faute grammaticale, il n'en étoit pas de même du temps de notre poëte ; Molière, Boileau, et Racine, offrent de fréquents exemples de la déclinaison de ce participe. Ce ne fut que vers 1680 que l'académie se détermina à ne plus le décliner. Voyez Raynouard, *Journal des savants*, mars 1824, p. 149.

FABLE XVII.

La Tête et la Queue du Serpent [1].

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles:
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avoit toujours marché devant la queue.
La queue au ciel se plaignit,
Et lui dit:
Je fais mainte et mainte lieue
Comme il plaît à celle-ci:
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi?
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, et non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte:
Aussi-bien qu'elle je porte

[1] Plutarque, *Vie d'Agis et de Cléomène*, t. VII, p. 311 de la traduction d'Amyot, édit. de Clavier, 1802, in-8°.

Un poison prompt et puissant[1].
Enfin, voilà ma requête :
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder,
A mon tour, ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien,
Qu'on ne se plaindra de rien.
Le ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants effets.
Il devroit être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors[2] ; et la guide[3] nouvelle,
Qui ne voyoit, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les États tombés dans son erreur !

[1] Erreur d'histoire naturelle : malgré le proverbe *in cauda venenum*, il n'y a point de poison dans la queue des serpents.

[2] *Lors* pour *alors* est d'un usage fréquent dans nos premiers poëtes ; Marot, Malherbe, et Racan, en fournissent de nombreux exemples.

[3] Le mot *guide* étoit autrefois féminin, ainsi que plusieurs mots dérivés de l'espagnol ou de l'italien, appartenant à l'art militaire ; mais du temps de La Fontaine ce mot n'étoit plus employé au féminin que pour rappeler les titres d'anciens ouvrages ascétiques, tels que *la Guide des pécheurs*, etc. Cependant ce changement d'usage étoit, à cet égard, assez récent ; car le dictionnaire de Nicot, imprimé en 1606, fait encore *guide* féminin.

4.

FABLE XVIII.

Un Animal dans la Lune [1].

Pendant qu'un philosophe [2] assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe [3] jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison; et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront;
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement:
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.

[1] Le chevalier Paul Neal, un des membres de la Société royale de Londres, crut avoir aperçu au travers de son télescope un éléphant dans la lune; mais on découvrit bientôt que cet éléphant n'étoit qu'une souris qui s'étoit glissée entre les deux verres du télescope. Ce fait suggéra à La Fontaine, sur les erreurs de nos sens, des réflexions philosophiques auxquelles il lui a plu de donner le titre de fable.

[2] Démocrite.

[3] Épicure.

J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
Mais si je le voyois là-haut dans son séjour,
Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature [1] ?
Sa distance me fait juger de sa grandeur ;
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat ; j'épaissis sa rondeur :
Je le rends immobile ; et la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine :
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
    Mon ame, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence ;
    Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille [2], lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :
    La raison décide en maîtresse.
    Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.

[1] Cette expression, qu'à tort on a critiquée, se retrouve dans des poëtes plus anciens.

Il voit ce beau soleil, l'*œil* de Dieu et du monde.
RÉMI BELLEAU, *Complainte de Prométhée.*

Cet astre, ame du monde, *œil* unique des cieux.
REGNIER, sonnet II.

J. B. Rousseau et Delille se sont aussi servis de cette métaphore.

[2] Ni avec mon oreille. Ellipse.

Y peut-elle être? non. D'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie:
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau;
Et chacun de crier merveille.
Il étoit arrivé là-haut un changement
Qui présageoit sans doute un grand événement.
Savoit-on si la guerre entre tant de puissances
N'en étoit point l'effet? Le monarque accourut:
Il favorise en roi ces hautes connoissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'étoit une souris cachée entre les verres:
Dans la lunette étoit la source de ces guerres.
On en rit. Peuple heureux! quand pourront les François[1]
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois!
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire:
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire,
Amante de Louis, suivra par-tout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.

[1] L'Angleterre étoit en paix avec toutes les puissances, tandis que la France faisoit alors à-la-fois la guerre à la Hollande, à l'Espagne, et à l'Empire.

Même les Filles de Mémoire
Ne nous ont point quittés; nous goûtons des plaisirs:
La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.
Charles [1] en sait jouir: il sauroit dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit apaiser la querelle,
Que d'encens! Est-il rien de plus digne de lui [2]?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars?
O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts?

[1] Charles II, roi d'Angleterre.

[2] On voit par ces vers que cette fable a été composée vers le commencement de l'année 1677. Alors les puissances se trouvoient épuisées par la guerre, et desiroient la paix. L'Angleterre, qui seule étoit restée neutre, devint, par cette raison, l'arbitre des négociations qui se poursuivoient à Nimègue. Toutes les parties belligérantes invoquoient sa médiation; mais Charles II se trouvoit fort embarrassé, parceque ses liaisons secrètes avec Louis XIV lui faisoient desirer de prescrire des conditions qui fussent avantageuses à ce monarque, et que d'un autre côté il craignoit l'opinion du peuple anglois, si, trahissant les intérêts de l'Angleterre, il ne favorisoit pas les nations alliées et coalisées contre la France.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE HUITIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

La Mort et le Mourant[1].

La Mort ne surprend point le sage[2] :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse;

[1] Abstemius, 99, *de Sene mortem differre volente*. Guicciardini, *Detti et Fatti piacevoli*, etc. In Venetia, 1596, in-8°, p. 155, *Rinaldo Tornaquinci*. *Heures de récreation et après-disnées* de Louys Guicciardin, Anvers, 1605, in-18, p. 139 *La mort ne pardonne à personne, ains nous admoneste bien souvent de sa venue*.

[2] Non deterret sapientem mors. Cic., *Tusc.*

La Mort ravit tout sans pudeur :
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré;
Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la Mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout-à-l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
Au pied levé? dit-il : attendez quelque peu ;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle!
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris;
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux; trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurois trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe;

Toute chose pour toi semble être évanouie;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus:
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades:
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raison : je voudrois qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet [1],
Remerciant son hôte; et qu'on fît son paquet:
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes [2] mourir;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'aï beau te le crier; mon zéle est indiscret:
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

[1] Cur non, ut vitæ plenus conviva, recedis?
LUCRET.

Sapientia de hac vita discedit tanquam ex hospitio.
CIC., *de Senectute*.

Horace, dans la première de ses satires, a dit:
Uti conviva satur.

[2] *Jeunes*, adjectif, est ici pris substantivement. Hardiesse heureuse.

FABLE II.

Le Savetier et le Financier [1].

Un savetier chantoit du matin jusqu'au soir :
    C'étoit merveilles [2] de le voir,
Merveilles de l'ouïr; il faisoit des passages,
    Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
    Chantoit peu, dormoit moins encor:
    C'étoit un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeilloit,
Le savetier alors en chantant l'éveilloit;
    Et le financier se plaignoit
    Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
    Comme le manger et le boire [3].

[1] Bonaventure des Periers, nouvelle XXI, t. I, p. 211 : *Du savetier Blondeau, qui ne fut oncques en sa vie mélancolie que deux fois; et comment il y pourveut, et de son épitaphe.* Comparez aussi dans Horace l'apologue relatif à l'Orateur Philippe et au Crieur public Vulteius Murena. HORAT., *Epist.*, I, 7.

[2] Dans les éditions modernes de Didot et de Barbou on lit *merveille* au singulier. La Fontaine a mis *merveilles* au pluriel, et le verbe qui précède au singulier. Bossuet et les auteurs de cette époque offrent de nombreux exemples semblables.

[3] Infinitifs changés en substantifs par licence poétique très heureuse. Alain Chartier a dit :

En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? Par an ! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année ;
Chaque jour amène son pain.—
Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ? —
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes [1] :
L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.

Ne laissez plus *le dormir* à bons sommes
En votre lit, par nuit obscure et brune,
Pour acquester richesses à grands sommes.
ALAIN CHARTIER, *Ballade*.

[1] VAR. Les vers qui précèdent, dans l'édition de 1678, étoient primitivement ainsi :

Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
Il s'entremêle certains jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes.

De sorte que ce dernier vers se trouvoit sans rime. La Fontaine a lui-même corrigé cette faute par un carton, qui manque à beaucoup d'exemplaires.

Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui: dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à-la-fois.
Plus de chant: il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis:
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus:
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

FABLE III[1].

Le Lion, le Loup, et le Renard[2].

Un lion, décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins : il en est de tous arts[3].
Médecins au lion viennent de toutes parts;
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense, et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout-à-l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;

[1] Cette fable parut d'abord en 1671; elle est la première du recueil intitulé *Fables choisies et autres poésies*.

[2] Æsop., 233, *Leo, Lupus, et Vulpes*; 72, *Leo et Lupus.* — *Contes indiens et fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, 1778, in-12, t. II, p. 87 : *Le Corbeau, le Loup, le Renard, le Lion, et le Chameau.*

[3] C'est-à-dire de toutes les professions et de toutes les classes. Du temps de La Fontaine, les bateleurs, vendeurs de baumes et de spécifiques, et les charlatans de tous les genres, étoient encore plus nombreux qu'aujourd'hui; et, vu l'ignorance et le pédantisme des médecins, ils obtenoient plus de crédit.

Et sachant que le loup lui faisoit cette affaire :
Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage;
Mais j'étois en pèlerinage,
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants; leur ai dit la langueur
Dont votre majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur;
Le long âge en vous l'a détruite:
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante :
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le roi goûte cet avis-là.
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire:
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs [1] ont leur tour d'une ou d'autre manière :

[1] Mot heureusement créé par notre poëte, et admis seulement

Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

depuis la publication de cette fable dans le dictionnaire de l'Académie françoise.

FABLE IV.

Le Pouvoir des Fables[1].

A M. DE BARILLON[2].

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs graces légères?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démèler que les débats
Du lapin et de la belette.
Lisez-les; ne les lisez pas:
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens; mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose[3].

[1] Æsop., 54, 181 : *Demades orator.*

[2] Ambassadeur en Angleterre, ami de notre poëte, de madame de Sévigné, de madame de Grignan, et de madame de Coulange.

[3] Le parlement d'Angleterre s'opposoit à ce que Charles favorisât la France.

N'est-il point encor temps que Louis se repose[1]?
Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las
De combattre cette hydre? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle téte aux efforts de son bras?
Si votre esprit plein de souplesse,
Par éloquence et par adresse,
Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup[2],
Je vous sacrifierai cent moutons: c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moi la grace
De prendre en don ce peu d'encens:
Prenez en gré mes vœux ardents,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient; je n'en dirai pas plus:
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dus
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,
Un orateur[3], voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune; et, d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.

[1] On négocioit alors à Nimègue pour la paix.

[2] Le parlement d'Angleterre vouloit qu'en cas que Louis XIV ne consentît pas à faire la paix avec les alliés, Charles II se joignit à eux pour faire la guerre à la France.

[3] Cet orateur se nommoit Demades.

On ne l'écoutoit pas. L'orateur recourut
A ces figures violentes
Qui savent exciter les ames les plus lentes :
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put;
Le vent emporta tout; personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles[1],
Étant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter;
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle:
Un fleuve les arrête; et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix: Et Cérès, que fit-elle?
Ce qu'elle fit! un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse;
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?
A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur.

[1] Horace, en parlant du peuple romain, a dit:
Bellua multorum est capitum. . . . . .
HORAT., *Epist.*, I, I, v. 76

Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point; et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau-d'âne m'étoit conté [1],
J'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

[1] C'est bien au conte de *Peau-d'âne*, écrit pour l'amusement des enfants, que La Fontaine fait ici allusion, et non pas à la cent vingt-neuvième nouvelle de Bonaventure des Periers, comme l'a prétendu un commentateur de notre poëte. Perrault a mis en vers le conte de *Peau-d'âne*, et il a été publié séparément avec la nouvelle de *Grisélidis* de Boccace, versifiée par le même auteur, mais postérieurement à cette fable. Ces contes de fées, rajeunis du temps de Louis XIV, ont une origine plus ancienne. Voyez les *Lettres sur l'origine de la féerie et sur les contes de fées attribués à Perrault*, 1826, in-12.

FABLE V.

L'Homme et la Puce [1].

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes:
Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue!
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger!

Pour tuer une puce, il vouloit obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

[1] Æsop., 194, *Pulex et Athleta*; 62, *Pulex*.

FABLE VI.

Les Femmes et le Secret[1].

Rien ne pèse tant qu'un secret:
Le porter loin est difficile aux dames;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle: O dieux! qu'est-ce cela?
Je n'en puis plus! on me déchire!
Quoi! j'accouche d'un œuf!—D'un œuf?—Oui, le voilà
Frais et nouveau pondu: gardez bien de le dire;
On m'appelleroit poule[2]. Enfin n'en parlez pas.
La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire;
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.

[1] Abstemius, 129, *de Viro, qui uxori se ovum peperisse dixerat.* Guicciardini, *Detti piacevoli*, etc., p. 143, *Ipolito ferrarese;* et dans M. Guillaume, p. 44.

[2] Ce trait plaisant est emprunté à Guicciardin: « Ma guarda, « ben mio, se tu mi ami, che non ti uscisse di bocca, perche tu « puoi pensare che dishonore mi sarebbe se si dicesse che d'huomo « io fussi diventato una gallina. »

L'épouse, indiscrète et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé;
Et de courir chez sa voisine :
Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé;
N'en dites rien sur-tout, car vous me feriez battre:
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.
Vous moquez-vous? dit l'autre : ah! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur [1] s'en retourne chez elle.
L'autre grille déja de conter la nouvelle:
Elle va la répandre en plus de dix endroits:
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout; car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait:
Précaution peu nécessaire;
Car ce n'étoit plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée,
De bouche en bouche alloit croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montoient à plus d'un cent.

[1] Mot de la création de notre poëte, si bien adapté à cette historiette qu'on ne pourroit peut-être l'employer ailleurs.

FABLE VII.

Le Chien qui porte à son cou le dîné de son Maître[1].

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or:
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un collier du dîné de son maître.
Il étoit tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être
Quand il voyoit un mets exquis;
Mais enfin il l'étoit: et, tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes!
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,
Un mâtin passe, et veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espéroit d'abord: le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat. D'autres chiens arrivent:
Ils étoient de ceux-là qui vivent

[1] REGNERII *Apologi Phædrii*, pars I, p. 23, 1643, in-12, fab. XVII, *Coqui Canis et alii Canes*.

Sur le public, et craignent[1] peu les coups.
Notre chien, se voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeste,
Voulut avoir sa part; et, lui sage, il leur dit :
Point de courroux, messieurs; mon lopin me suffit :
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier, il vous happe un morceau;
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille;
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Échevins, prevôt des marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre.
C'est bientôt le premier à prendre.

[1] VAR. *Édition de* 1678 : en craignant. Mais La Fontaine a consigné la leçon du texte dans l'errata qui est à la suite de la préface du tome IV.

FABLE VIII.

Le Rieur et les Poissons [1].

On cherche les rieurs; et moi je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite:
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.
J'en vais peut-être en une fable
Introduire un; peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que 'au rai réussi.

Un rieur étoit à la table
D'un financier, et n'avoit en son coin
Que de petits poissons : tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille;
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris :
Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignoit qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.

[1] Abstemius, 118, *de Viro de morte patris pisciculos sciscitante*. C'est l'anecdote du poëte Philoxène de Cythère, racontée par Athénée, l. I, ch. VI, t. I, p. 32 et 33 de la traduction françoise.

Il s'en informoit donc à ce menu fretin :
Mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient pas d'un âge
A savoir au vrai son destin ;
Les gros en sauroient davantage.
N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger ?
De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute ; mais enfin, il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étoient pas revenus,
Et que depuis cent ans sous l'abyme avoient vus
Les anciens du vaste empire.

FABLE IX[1].

Le Rat et l'Huître[2].

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva soûl.
Il laisse là le champ, le grain, et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case:
Que le monde, dit-il, est grand et spacieux!
Voilà les Apennins, et voici le Caucase!
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Téthys sur la rive
Avoit laissé mainte huître; et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon père étoit un pauvre sire!
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déja vu le maritime empire:
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point[3].

[1] Cette fable est la quatrième du recueil de *Fables et autres poésies*, publié en 1671.

[2] Abstemius, 1, *de Mure in cista nato*. Æsop., 290, 212, *Canis*.

[3] Allusion à un passage de Rabelais, liv. I, ch. XXXIII, t. I, p. 123. Quand on propose à Picrochole la conquête du monde, et qu'on lui fait traverser en idée, avec toute sa suite, les trois Arabies, il dit: « Ha! pauvres gens, que boirons-nous par ces dé-

D'un certain magister le rat tenoit ces choses,
Et les disoit à travers champs;
N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeants,
Se font savants jusques aux dents.
Parmi tant d'huîtres toutes closes
Une s'étoit ouverte; et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nompareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille:
Qu'aperçois-je? dit-il; c'est quelque victuaille!
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.
Là-dessus, maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, alonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs; car l'huître tout d'un coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement:
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement;
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyoit prendre.

serts? » On lui répond qu'on a pourvu à tout, et que la caravane de la Mecque s'y trouve, et lui fournit du pain et du vin. « Voire « (dit Picrochole), mais nous ne busmes poinct frais. »

FABLE X.

L'Ours et l'Amateur des jardins[1].

Certain ours montagnard, ours à demi léché,
Confiné par le Sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon[2], vivoit seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas long-temps[3] chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'ours habitoit;
Si bien que, tout ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyoit aussi de sa part.
Il aimoit les jardins, étoit prêtre de Flore,

[1] *Livre des lumières, ou la Conduite des roys, composé par le sage Pilpay, indien*, p. 135. — *Les Contes indiens et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 180 : *Le Jardinier et l'Ourse.*

[2] Le vainqueur de la Chimère, qui, ayant eu le malheur de tuer son frère, fut plongé dans une mélancolie si profonde qu'elle ne finit qu'avec sa vie.

[3] Var. La Fontaine avoit mis *toujours* dans son édition ; mais il a substitué le mot *long-temps* dans son errata.

Il l'étoit de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrois parmi
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre:
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'ours, porté d'un même dessein[1],
Venoit de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur: mais comment esquiver? et que faire?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux: il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très mauvais complimenteur,
Lui dit: Viens-t'en me voir. L'autre reprit: Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait: ce n'est peut-être pas
De nosseigneurs les ours le manger ordinaire[2];
Mais j'offre ce que j'ai. L'ours l'accepte; et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver:
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble;
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,

[1] VAR. *Destin*, dans quelques éditions modernes; mais c'est une mauvaise leçon qu'aucune édition originale n'autorise.
[2] L'ours commun est frugivore.

Comme l'ours en un jour ne disoit pas deux mots,
L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours alloit à la chasse, apportoit du gibier;
Faisoit son principal métier
D'être bon émoucheur; écartoit du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'ours au désespoir; il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il; et voici comme.
Aussitôt fait que dit: le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche;
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudroit un sage ennemi.

FABLE XI.

Les deux Amis[1].

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa;
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,
Et mettoit à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme;
Il court chez son intime, éveille les valets:
Morphée avoit touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit: Il vous arrive peu
De courir quand on dort, vous me paroissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme:
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée; allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul? une esclave assez belle
Étoit à mes côtés; voulez-vous qu'on l'appelle?

[1] *Livre des lumières, ou la conduite des roys*, p. 224 à 226. — *Contes indiens et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 304: *Les deux Amis.*

Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rends grace de ce zéle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu ;
J'ai craint qu'il ne fût vrai ; je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux ? Que t'en semble, lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe [1], un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

[1] Var. *Édition de* 1678 : Une ombre. Mais La Fontaine a changé ce mot au moyen de son errata.

FABLE XII.

Le Cochon, la Chèvre et le Mouton[1].

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char, s'en alloient à la foire.
Leur divertissement ne les y portoit pas;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le charton[2] n'avoit pas dessein
De les mener voir Tabarin[3].

[1] Æsop. 131, *Porcellus et Vulpes;* 179, *Sus et Vulpes.* Aphton., 30 : *Fabula suis, singulos sua scire volens.* Lokman, 19, p. 80 de la traduction de M. Marcel, 1803, in-12 : *L'Homme et le Porc.*

[2] Charton ou chareton, vieux mot pour charretier, voiturier.

Lors Marcel tost et vitement
Jetta jus tout son vestement,
A la roe se mist au bas;
Le chareton ne le crut pas.
Roman du second Renard, fol. 26, cité par M. Roquefort.

[3] Tabarin étoit le bouffon gagé d'un nommé Mondor, vendeur de baume et d'onguent, qui avoit établi son théâtre à Paris, sur la place du Pont-Neuf, du côté de la place Dauphine, au commencement du dix-septième siècle. Les farces comiques et ordurières qui y furent jouées eurent un succès prodigieux, et servirent à duper et à divertir la cour et la ville. Tabarin en acquit une telle célébrité qu'on imprima ses lazzi, et que ce recueil eut six éditions; il est intitulé *Recueil général et fantaisies de Tabarin, divisé en deux parties*, etc. Paris, 1625. Cette fable de La Fontaine et quelques vers de Boileau ont procuré à Tabarin une sorte d'immortalité qu'il n'auroit pas obtenue par son insipide recueil et par son ignoble talent.

Dom pourceau crioit en chemin
Comme s'il avoit eu cent bouchers à ses trousses:
C'étoit une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au secours;
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc: Qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous: que ne te tiens-tu coi?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire:
Regarde ce mouton; a-t-il dit un seul mot?
Il est sage. Il est un sot,
Repartit le cochon: s'il savoit son affaire,
Il crieroit, comme moi, du haut de son gosier;
Et cette autre personne honnête
Crieroit tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine:
Je ne sais pas s'ils ont raison;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnoit en subtil personnage:
Mais que lui servoit-il? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

FABLE XIII.

Tircis et Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY [1].

J'avois Ésope quitté,
Pour être tout à Boccace [2];
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or, d'aller lui dire, Non,
Sans quelque valable excuse,

[1] Gabrielle-Françoise Brulart de Sillery, nièce, par sa mère, du duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*. Elle fut mariée le 23 mai 1675 à Louis de Tibergeau, marquis de La Mothe au Maine, et mourut à Paris, le 27 juin 1732, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. (Voyez notre *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, p. 289.) Ces faits prouvent que notre auteur a composé cette fable avant le mois de juin 1675.

[2] Un grand nombre de fables de notre poëte sont tirées d'Ésope, et il a puisé dans Boccace les sujets de plusieurs de ses contes. Il en avoit publié un recueil en 1675, dont la vente avoit été interdite par sentence de police; ce qui ne l'empêchoit pas d'avouer qu'il s'occupoit encore à composer de nouveaux contes. Peut-être aussi cet aveu prouve-t-il que la composition de cette fable est antérieure à l'année 1675. Quoi qu'il en soit, il inséra de nouveaux contes parmi d'autres poésies de lui, publiées postérieurement à cette fable, en 1682 et en 1685.

Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinités,
Sur-tout quand ce sont de celles
Que la qualité de Belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire loup, sire corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery dit tout:
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout;
Comment le pourroit-on faire?

Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs: les beaux-esprits
N'entendent pas toute chose[1].
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose:
Amenons des bergers; et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

[1] Une demoiselle qui ne craignoit pas d'avouer qu'elle avoit lu les contes de notre poéte devoit desirer faire croire qu'elle ne les comprenoit pas bien. Il est étonnant qu'un esprit aussi délié que Chamfort n'ait pas entendu le sens de cette phrase, ni aperçu l'ironie fine et délicate qu'elle renferme.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante :
Ah! si vous connoissiez comme moi certain mal
    Qui nous plaît et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal!
    Souffrez qu'on vous le communique;
    Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrois-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur?
    Amarante aussitôt réplique :
Comment l'appelez-vous, ce mal? quel est son nom?—
L'amour.— Ce mot est beau! dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connoître: que sent-on? —
Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
    Toute seule en une forêt.
    Se mire-t-on près d'un [1] rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit; on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
    Pour tout le reste on est sans yeux.
    Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
    On soupire à son souvenir;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire;
On a peur de le voir, encor qu'on le desire.

[1] VAR. Dans l'édition de 1678, on lit *près un;* mais tous les éditeurs ont, avec raison je crois, considéré cette leçon comme une faute d'impression : en effet, Nicot et Richelet observent très bien que la préposition *près* régit toujours le génitif.

Amarante dit à l'instant:
Oh! oh! c'est là ce mal que vous me prêchez tant!
Il ne m'est pas nouveau: je pense le connoître.
Tircis à son but croyoit être,
Quand la belle ajouta: Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant.
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

FABLE XIV.

Les Obsèques de la Lionne[1].

La femme du lion mourut;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obséques se feroient
Un tel jour, en tel lieu; ses prevôts y seroient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna:
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,

[1] Abstemius, 148, *de Leone irato contra Cervum lætum morte Leænæ.*

Tâchent au moins de le paroître[1].
Peuple caméléon, peuple singe du maître;
On diroit qu'un esprit anime mille corps:
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire[2]?
Cette mort le vengeoit: la reine avoit jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avoit vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et sur-tout celle du roi lion;
Mais ce cerf n'avoit pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit: Chétif hôte des bois,
Tu ris! tu ne suis pas ces gémissantes voix!
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles! Venez, loups,
Vengez la reine; immolez, tous,
Ce traître à ses augustes mânes.
Le cerf reprit alors: Sire, le temps de pleurs[3]

[1] VAR. *Édition de* 1678: parétre. La Fontaine a écrit ainsi ce mot pour rimer, aux yeux comme à l'oreille, avec le vers précédent, et par une licence commune aux poëtes de son temps.

[2] VAR. Dans les éditions modernes, excepté celle de Didot aîné pour l'éducation du Dauphin, et celle de la compagnie des libraires, 1729, on lit *l'eût-il pu faire?* ce qui n'est pas conforme à l'édition originale.

[3] VAR. Les éditions, excepté celle de Coste, 1743, et celle de Didot

Est passé; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs élysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi:
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier: Miracle! Apothéose!
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges:
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât; vous serez leur ami.

pour le Dauphin, mettent à tort le *temps des pleurs*. Voyez à ce sujet notre préface sur les éditions des fables de La Fontaine.

FABLE XV.

Le Rat et l'Éléphant[1].

Se croire un personnage est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois :
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyoit un éléphant
Des plus gros, et railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,

[1] Phædr., I, 29, *Asinus et Aper*. Cette fable de Phèdre est combinée ici avec un passage de maître Nicole Glotelet, dans son apologie pour Clément Marot. Voyez *OEuvres de Clément Marot*, t. VI, p. 158, édit. de 1731, in-12. *OEuvres* de M. M***, *contenant plusieurs fables d'Ésope mises en vers;* Paris, 1670, in-8°, fable XII : *Le Rat et l'Éléphant*.

Son chien, son chat, et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
S'en alloit en pèlerinage.
Le rat s'étonnoit que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse:
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants!
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants.
Il en auroit dit davantage;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

FABLE XVI.

L'Horoscope[1].

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter[2].

Un père eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions sur-tout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge;
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais,
Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.

[1] Herodot., *Hist.* I, 34-43, t. I, p. 41, édit. de Schweigh; Ælien, *Hist. anim.*, liv. VII, ch. xvi, p. 196 et 232, édit. de Schneider, 1784, in-8°. Pline, liv. X, 3, a raconté l'aventure d'Eschyle.

[2] . . . . Multi ad fatum
Venere suum dum fata timent.
SENEC., *OEdip.*

Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint; mais, quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le desir.
Il savoit le sujet des fatales défenses;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondoit par-tout en tableaux,
Et que la laine et les pinceaux
Traçoient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion:
Ah, monstre! cria-t-il; c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers! A ces mots il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra:
Ce clou le blesse, il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'ame; et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut[1].

[1] M. Solvet dit, dans ses *Études sur La Fontaine* (t. II, p. 77),

Même précaution nuisit au poëte[1] Eschyle.
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle, qui portoit en l'air une tortue,
Passa par-là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Étant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie, afin de la casser:
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte;
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains, et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort:
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps;

qu'une aventure semblable à celle qui est racontée dans cet apologue est arrivée au célèbre poëte Dryden et à son fils. Ce fait est faux. Il a été inventé par une certaine femme nommée Élisabeth Thomas, avec laquelle Dryden étoit fort lié, et qu'il a célébrée sous le nom de Corinne. Voyez *The critical and Miscellaneous prose works* of John Dryden, in-8°, 1800, t. I, p. 404-421.

[1] *Poëte* est ici de deux syllabes, comme dans la fable VI du livre IX.

Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planéte;
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.
Jupiter[1] le vouloit ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans connoissance.
D'où vient donc que son influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde?
Comment percer des airs la campagne profonde?
Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin?
Un atome la peut détourner en chemin:
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope?
L'état où nous voyons l'Europe[2]
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu:
Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point, et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur foiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions?
Notre sort en dépend: sa course entresuivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas;
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie!

Il ne se faut point arrêter

[1] Il est ici planète.
[2] Lorsque La Fontaine composoit cette fable, presque toute l'Europe étoit en guerre contre la France.

Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Eschyle,
N'y font rieu : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille;
Ce sont des effets du hasard.

FABLE XVII.

L'Ane et le Chien[1].

Il se faut entr'aider; c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua:
Et ne sais comme il y manqua;
Car il est bonne créature.
Il alloit par pays, accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien;
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître:
Il étoit alors dans un pré
Dont l'herbe étoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant; il s'en passa pour l'heure:
Il ne faut pas toujours être si délicat;
Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit: Cher compagnon, baisse-toi, je te prie:
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponse; mot[2]: le roussin d'Arcadie

[1] Abstemius, 109, *de Cane adversus Lupum Asino non opitulante, quia sibi panem non dederat.*
[2] Pas un mot. Ellipse.

Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit long-temps la sourde oreille :
Enfin il répondit : Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
Car il te donnera sans faute, à son réveil,
Ta portion accoutumée :
Il ne sauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;
Il ne sauroit tarder : détale vite, et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf ; et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide [1].

[1] La Fontaine a déja dit :

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir.
Liv. VI, fab. XVI.

FABLE XVIII.

Le Bassa et le Marchand.

Un marchand grec en certaine contrée
Faisoit trafic. Un bassa[1] l'appuyoit;
De quoi le Grec en bassa le payoit,
Non en marchand: tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur! Celui-ci coûtoit tant,
Que notre Grec s'alloit par-tout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoissance
Qu'à ce marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute; avec eux il s'engage;
Et le bassa du tout est averti:
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder; sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger:
Quelque poison l'enverra protéger

[1] Un bacha ou pacha.

Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis le Turc se comporta
Comme Alexandre[1]; et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes;
Même l'on veut que j'en craigne les suites;
Mais je te crois un trop homme de bien,
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Écoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il étoit un berger, son chien, et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Étoit un pain entier. Il falloit bien et beau
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois mâtineaux,

[1] Qui but la médecine que lui présenta son médecin Philippe au moment où il venoit de recevoir une lettre qui lui annonçoit que celui-ci vouloit l'empoisonner. (Arrian., l. II, c. XIV : Justin., l. XI, c. VIII; Plutarch., *in Alexandr.*, p. 28.)

Qui, lui dépensant moins, veilleroient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeoit plus que trois; mais on ne disoit pas
Qu'il avoit aussi triple gueule
Quand les loups livroient des combats.
Le berger s'en défait; il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit; et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puissant roi,
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

FABLE XIX.

L'Avantage de la Science[1].

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut[2] jadis un différent:
L'un étoit pauvre, mais habile;
L'autre, riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Vouloit emporter l'avantage;
Prétendoit que tout homme sage
Étoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme sot; car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disoit-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable;
Mais, dites-moi, tenez-vous table?
Que sert à vos pareils de lire incessamment[3]?

[1] Abstemius, 145, *de Viro divite illiterato, et Inope docto.*

[2] Survint, s'éleva. Racine a dit dans le même sens:

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
Un chroniqueur *émut* la question.

[3] Sans cesse. C'est dans ce sens que Boileau a dit:

La vieillesse chagrine *incessamment* amasse.
Art poétique, ch. III, v. 283.

Mais le mot *incessamment* signifie plus ordinairement *sans délai*.

Ils sont toujours logés à la troisième chambre[1],
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement[2].
La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien!
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritoient.
L'homme lettré se tut, il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient:
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile;
Il reçut par-tout des mépris:
L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots: le savoir a son prix.

[1] C'est-à-dire au troisième étage.
[2] Quibus umbra sua famulatur unice.
Epistol. obscur. viror.

FABLE XX.

Jupiter et les Tonnerres.

Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :
Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux enfers ;
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois !
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.

O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère,
Et la langue a des douceurs,

Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fière,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bientôt du domaine
Des déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie; et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçoit de ses feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité:
Tout père frappe à côté.
Qu'arriva-t-il? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit;
Et l'assembleur de nuages
Jura le Styx, et promit
De former d'autres orages:
Ils seroient sûrs. On sourit;

On lui dit qu'il étoit père,
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain [1] entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux [2] :
L'un jamais ne se fourvoie ;
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie :
L'autre s'écarte en son cours ;
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte,
Bien souvent même il se perd ;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

[1] VAR. La Fontaine, comme tous ses contemporains, écrit toujours *Vulcan*. Cette orthographe, plus conforme à l'étymologie, introduiroit dans ce vers une désagréable cacophonie.

[2] Le *carrel*, ou le *carreau*, ou *quarriau*, étoit une flèche fort grosse, dont le fer avoit la pointe triangulaire.

« Quiconque est arschier à Paris, il peut faire ars, *quarriaux*, et « fleisches de tel fust, comme il lui plaist, ou de cor, ou de plu- « seurs pieces, ou d'une, et puet *empéner les quarriaux* de tex « pannes, comme il voudra, soit de gelines ou d'autres. »

Establissement des metiers de Paris, cité par M. Roquefort. Les poëtes ont ensuite fait de *carreaux* le synonyme de *foudres*, et ils n'emploient ce mot qu'au pluriel.

FABLE XXI.

Le Faucon et le Chapon[1].

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle;
Ne vous pressez donc nullement:
Ce n'étoit pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle[2].

Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
Étoit sommé de comparoître
Par-devant les lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui crioient, pour déguiser la chose,
Petit, petit, petit! mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi laissoit les gens crier.
Serviteur, disoit-il; votre appât est grossier:

[1] *Contes indiens et fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 59: *Le Faucon et le Coq*.

[2] Allusion au proverbe qui dit: *Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle.* La Fontaine paroît avoir ignoré l'origine de ce proverbe, qu'on raconte de la manière suivante: Jean II, duc de Montmorency, voyant que la guerre alloit se rallumer avec Louis XI et le duc de Bourgogne, fit sommer à son de trompe ses deux fils, *Jean de Nivelle* et *Louis de Fosseuse*, de quitter la Flandre, où ils avoient des biens considérables, et de venir servir le roi: aucun des deux ne voulut se rendre à cette sommation. Leur père irrité les traita de *chiens*, et les déshérita.

On ne m'y tient pas, et pour cause.
Cependant un faucon sur sa perche voyoit
Notre Manseau qui s'enfuyoit.
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre?
Il t'attend : es-tu sourd? Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon : mais que me veut-il dire?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrois-tu pour cet appeau?
Laisse-moi fuir; cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche.

FABLE XXII.

Le Chat et le Rat [1].

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage [2],
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet: il y tombe, en danger de mourir;
Et mon chat de crier; et le rat d'accourir:
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie;
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit: Cher ami,

[1] *Contes indiens et fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. III, p. 62-91: *Histoire du Rat et du Chat.*

[2] La Fontaine a dit ailleurs, en parlant de la belette:

Damoiselle belette, au corps long et fluet.
Liv. III, fab. XVII.

L'animal à longue échine.
Liv. IV, fab. VI.

A ce sujet, un commentateur remarque avec raison que notre fabuliste sait varier son expression sans changer l'image.

Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit[1];
Viens m'aider à sortir du piége où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour singulière[2],
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grace aux dieux.
J'allois leur faire ma prière,
Comme tout dévot chat en use les matins.
Ce réseau me retient: ma vie est en tes mains;
Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense
En aurai-je? reprit le rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance:
Envers et contre tous je te protégerai;
Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette:
Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit: Idiot!
Moi ton libérateur! je ne suis pas si sot.
Puis il s'en va vers sa retraite:
La belette étoit près du trou.
Le rat grimpe plus haut; il y voit le hibou.
Dangers de toutes parts: le plus pressant l'emporte.

[1] C'est-à-dire à mon égard. Cette locution se trouve fréquemment dans Rabelais, et même dans Molière.

[2] Le mot *amour* étoit des deux genres, sur-tout en vers; et Racine a dit *ma folle amour*. (*Iphigénie*, acte II, sc. 1.)

Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroît en cet instant;
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son rat qui se tenoit alerte et sur ses gardes:
Ah! mon frère, dit-il, viens m'embrasser; ton soin
Me fait injure; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie?
Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnoissance?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité?



FABLE XXIII.

Le Torrent et la Rivière [1].

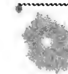
Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tomboit des montagnes :
Tout fuyoit devant lui ; l'horreur suivoit ses pas ;
Il faisoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osoit passer
Une barrière si puissante ;
Un seul vit des voleurs ; et, se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace et bruit sans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible, et tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre ; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :

[1] Abstemius, 5, *de Rustico amnem transituro*. Commire (t. I, p. 301 : *Torrens et Fluvius*) a aussi traité ce sujet, mais postérieurement à La Fontaine.

Tous deux au Styx allèrent boire;
Tous deux, à nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux:
Il n'en est pas ainsi des autres[1].

[1] Demissos animo et tacitos vitare memento;
Quod flumen tacitum est, forsan latet altius unda.
CATON, *Distich.*, l. IV, c. IV.



FABLE XXIV.

L'Éducation [1].

Laridon et César, frères dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits, et hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantoient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine [2].
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom;
Mais la diverse nourriture [3]
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon.
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier [4] abattu,

[1] PLUTARQUE, dans le traité intitulé: *Comment il faut nourrir les enfants*, et dans les *Apophthegmes lacédémoniens*. Voyez les *OEuvres de Plutarque*, traduites par Amyot, édit. 1802, t. XIII, p. 27; t. XVI, p. 61; ou t. I et II des *OEuvres morales*.

[2] VAR. *Édition de* 1678:

L'un hantoit les forêts, et l'autre la cuisine.

Ce vers fut corrigé par l'auteur dans l'errata qui est à la suite de sa préface.

[3] Ce mot étoit autrefois, dans le style noble, synonyme d'éducation.

[4] Ce mot n'est ici que de deux syllabes, selon l'usage de ce temps. Desmarets, dans la préface de son poëme de *Clovis*, se plaignoit que des innovateurs, sans autorité suffisante, voulussent faire les

Fut le premier César que la gent[1] chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfants dégénérer son sang.
Laridon négligé témoignoit sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance:
Tourne-broches[2] par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père:
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
Faute de cultiver la nature et ses dons,
Oh! combien de Césars deviendront Laridons!

mots *sanglier*, *ouvrier*, *bouclier*, et d'autres semblables, de trois syllabes, afin de les rendre plus faciles à prononcer, « tandis, « ajoutoit-il, que depuis qu'on parle françois on a toujours fait ces « mots de deux syllabes. » L'usage a depuis décidé en faveur de ces innovateurs obscurs dont Desmarets se plaignoit.

[1] La nation, la race. L'emploi de ce mot, en ce sens, est fréquent chez nos vieux poëtes.

[2] On appelle ainsi des chiens dressés à faire tourner une roue qui met en mouvement le tourne-broche.

FABLE XXV.

Les deux Chiens et l'Ane mort[1].

Les vertus devroient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères.
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file ; il ne s'en manque guères :
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais froid.
Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux, et fidèle à son maître ;
Mais il est sot, il est gourmand ;
Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes ;
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval ?
Eh ! qu'importe quel animal ?

[1] Æsop., 289, *Canes famelici* ; 211, *Canes esurientes*. — Lokman, 36, p. 119, trad. de Marcel, 1803, in-12 ; *Les Loups*.

Dit l'un de ces mâtins; voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir: car le trajet est grand;
Et de plus, il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau; notre gorge altérée
En viendra bien à bout: ce corps demeurera
    Bientôt à sec: et ce sera
    Provision pour la semaine.
Voilà mes chiens à boire: ils perdirent l'haleine,
    Et puis la vie; ils firent tant
    Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti: quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparoît à son ame.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant[1] pour acquérir des biens ou de la gloire!
    Si j'arrondissois mes états!
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats!
Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire!
    Tout cela, c'est la mer à boire;
    Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudroit quatre corps; encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureroient:
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourroient
    Mettre à fin ce qu'un seul desire.

[1] S'excédant, se ruinant.

FABLE XXVI.

Démocrite et les Abdéritains[1].

Que j'ai toujours haï les pensers[2] du vulgaire!
Qu'il me semble profane, injuste, et téméraire[3],
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui!

Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou. Petits esprits! Mais quoi!
    Aucun n'est prophète chez soi.
Ces gens étoient les fous, Démocrite, le sage[4].
L'erreur alla si loin qu'Abdère députa
    Vers Hippocrate, et l'invita,
    Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade.

[1] Cette anecdote se lit dans une des lettres d'Hippocrate, dont les critiques éclairés suspectent l'authenticité. Elle est adressée à Damagète; et M. Robert, dans ses *Fables inédites*, t. II, p. 178, en a donné une traduction faite par le docteur Pariset.

[2] Vieux mot que La Bruyère regrettoit, et qui exprime non seulement la même chose que le mot *pensée*, qu'on lui a substitué, mais encore la manière d'être de celui qui pense.

[3] Odi profanum vulgus et arceo.
HORAT., lib. III, od. 1.

[4] Démocrite étoit le sage. Ellipse.

Notre concitoyen, disoient-ils en pleurant,
Perd l'esprit: la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite:
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atomes,
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes;
Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connoît l'univers, et ne se connoît pas.
Un temps fut qu'il savoit accorder les débats:
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel; sa folie est extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens;
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause! Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on disoit n'avoir raison ni sens
Cherchoit, dans l'homme et dans la bête,
Quel siége a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser:
Le sage est ménager du temps et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,

Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu?

FABLE XXVII.

Le Loup et le Chasseur[1].

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage!
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais: C'est assez, jouissons?
Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot; car il vaut tout un livre:
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Dès demain. —
Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin[2]:
Jouis dès aujourd'hui; redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avoit mis bas un daim.
Un faon de biche passe, et le voilà soudain

[1] *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, p. 216. — *Contes indiens et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 292: *Le Chasseur et le Loup.* — Camerarius, fab. CCLIV, p. 286.

[2] Cras vives: hodie jam vivere, Postume, serum est.
MARTIAL, V, 59.

Non est, crede mihi, sapientis dicere, Vivam.
Sera nimis vita crastina: vive hodie.
Ibid., I, 16.

Compagnon du défunt: tous deux gisent sur l'herbe
La proie étoit honnête, un daim avec un faon[1];
Tout modeste chasseur en eût été content:
Cependant un sanglier[2], monstre énorme et superbe,
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx: la Parque et ses ciseaux
Avec peine y mordoient; la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'étoit assez de biens. Mais quoi! rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher;
Surcroît chétif aux autres têtes:
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découd[3], meurt vengé sur son corps;
Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux[4]:

[1] VAR. La Fontaine a écrit *fan*, et c'est ainsi qu'on prononce.

[2] Ce mot est ici de deux syllabes.

[3] Terme technique des chasseurs, pour exprimer l'action du sanglier quand il déchire et blesse avec ses défenses. « On appelle *décousures* les blessures que le sanglier a faites aux chiens avec ses « défenses. » Langlois, *Dictionnaire des chasses*, p. 66.

[4] Mot déja vieux du temps de La Fontaine, mais qu'il nous conservera, parcequ'il n'a été remplacé par aucun. Nicot l'explique très bien par le mot latin *percupidus*.

L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux :
O Fortune ! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
Il faut les ménager ; ces rencontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant :
Un, deux, trois, quatre corps ; ce sont quatre semaines,
Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez.
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc qui se détend, et fait de la sagette[1]

[1] *Sagette* pour *flèche*, du mot latin *sagitta*, ne se disoit déja plus du temps de La Fontaine ; mais il étoit fort en usage du temps de Marot, et même de Regnier et de Scarron.

Ainsi les actions aux langues sont sujettes ;
Mais ces divers rapports sont de foibles *sagettes*,
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armés.
REGNIER, sat. v, v. 25-30.

Voyez Jean Lemaire, *Cupido et Atropos ;* et Marot, *Trad. du quarante-cinquième psaume*, t. IV, p. 286.

En ces deux lieux Cupido, dieu d'aimer,
Tira de l'arc une même *sagette*.
MAROT, *Héro et Léandre*, t. IV, p. 104.
Ibid., *Métamorphoses d'Ovide*, liv. I, t. IV, p. 40.

Aussi vite qu'une *sagette*,
Pour quelque rumeur qu'on a faite,
Elle fend le crystal de l'air.
SCARRON, *Virgile travesti*, ch. v.

Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse ;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :
La convoitise perdit l'un ;
L'autre périt par l'avarice.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Dépositaire infidèle[1].

Grace aux Filles de mémoire,
J'ai chanté des animaux;
Peut-être d'autres héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages:
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant:
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans, et des ingrats,
Mainte imprudente pécore,

[1] *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, 1644, in-8°, p. 137 à 140. — *Contes indiens et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 186: *Les deux Marchands.*

Force sots, force flatteurs;
Je pourrois y joindre encore
Des légions de menteurs:
Tout homme ment, dit le sage.
S'il n'y mettoit seulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes;
Mais que tous, tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avoit dit,
Je soutiendrois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Ésope et comme Homère,
Un vrai menteur ne seroit:
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité [1].
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut.
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire,
Payé par son propre mot,

[1] Ille docet verum blanda sub imagine falsi.
Anthol., lib. IV, épigr. XXXIII, trad. de Grotius.

Est d'un méchant et d'un sot.
Voici le fait·
Un trafiquant de Perse,
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer? dit-il, quand il fut de retour. —
Votre fer! il n'est plus: j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens: mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin; puis à souper convie
Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant:
Dispensez-moi, je vous supplie;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie:
Je n'ai que lui; que dis-je? hélas! je ne l'ai plus!
On me l'a dérobé: plaignez mon infortune.
Le marchand repartit: Hier au soir, sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever;
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le père dit: Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment:
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je;
Et ne vois rien qui vous oblige

D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange,
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent?
L'autre vit où tendoit cette feinte aventure:
Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit sa géniture[1].

Même dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope;
Tout est géant chez eux: écoutez-les, l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise:
J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
Le premier se moquant, l'autre reprit: Tout doux;
On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant; l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur:
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

[1] Son fils, celui qu'il a engendré. Ce mot est vieux, et du style vulgaire; mais il est expressif.

FABLE II.

Les deux Pigeons[1].

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage[2].
Encor, si la saison s'avançoit davantage !
Attendez les zéphyrs : qui vous presse? un corbeau
Tout-à-l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau[3].
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,

[1] *Livre des lumières, ou la conduite des Roys*, 1644, p. 19-27: *Le Pigeon voyageur.* — *Contes indiens et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. I, p. 77 : *Les deux Pigeons.*

[2] Phrase elliptique, pour dire : Affoiblisse votre courage au point de vous faire changer de résolution.

[3] Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix.
Virg., ecl. 1, 18.

Bon soupé, bon gîte, et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur:
Mais le desir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit: Ne pleurez point;
Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite:
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai: J'étois là; telle chose m'avint:
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne: et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès: cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris: ce blé couvroit d'un lacs[1]

[1] Var. La Fontaine a écrit *las*, suivant l'ancien usage de la prononciation.

Tout plein de *las* pour lier un amant.
Poésies du roi de Navarre, t. II, p. 202.

Mais du temps de La Fontaine, et même du temps de Nicot, on

Les menteurs et traîtres appâts[1].
Le lacs étoit usé; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin:
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé,
Sembloit un forçat échappé.
Le vautour s'en alloit le lier[2], quand des nues

n'écrivoit plus ce mot, qui signifie un nœud coulant ou un piége pour prendre les oiseaux, que conformément à l'orthographe actuelle: on substituoit souvent le *q* au *c*, afin de conserver l'étymologie dérivée du mot latin *laqueus*. L'édition de 1709 porte *lacs;* mais l'édition de 1729 a rétabli *las*, conformément à celle de l'auteur.

[1] Var. La Fontaine a écrit *appas* par licence poétique, et pour rendre la rime avec *las* moins imparfaite aux yeux; car l'oreille n'y étoit en rien intéressée. Dans la première édition du dictionnaire de l'Académie, 1694, in-folio, on a très bien distingué le mot *appas*, qui, toujours employé au pluriel, signifie charmes, attraits, du mot *appât* ou *appast*, qui exprime la pâture qu'on met à des piéges pour attraper les oiseaux ou les bêtes sauvages, et à des hameçons pour pêcher les poissons: mais comme cette distinction et la définition précise de ces deux mots ne se trouvent dans l'édition originale du dictionnaire imprimé à Paris, que dans les corrections ou additions, il est présumable qu'elle étoit récente.

Boileau, dans son épître VI à Lamoignon, a dit:

Quelquefois aux *appâts* d'un hameçon perfide
J'amorce en badinant le poisson trop avide.

Brossette dit que Boileau auroit dû écrire *appât* au singulier. Cette remarque ne paroit pas exacte pour l'époque à laquelle Boileau écrivoit.

[2] Terme de fauconnerie, qui a ici une exactitude rigoureuse.

Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pied,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna:
Que bien, que mal [1], elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,

« *Lier* se dit lorsque le faucon enlève en l'air sa proie dans ses « serres, ou lorsque l'ayant assommée il la *lie* de ses serres, et la « tient à terre. » Langlois, *Dictionnaire des chasses*, 1739, in-12, p. 117.

[1] Pour tant bien que mal. Locution qu'on rencontre fréquemment dans nos vieux auteurs.

> *Que bien, que mal*, selon nos fantaisies,
> Nous écrivons souvent des poésies.
> CHARLES FONTAINE, *Épitre à Sagon*, dans MAROT, *Epistres*, LVIII, t. II, p. 205, édit. 1731, in-12.

Toujours divers, toujours nouveau;
Teuez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé: je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux[1]
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète!
Ah! si mon cœur osoit encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

[1] Vers qui se retrouve dans une lettre de La Fontaine, en prose et en vers, adressée à la duchesse de Bouillon. Voyez *Œuvres diverses de La Fontaine*, édit de 1729, t. II, p. 56.

FABLE III.

Le Singe et le Léopard[1].

Le singe avec le léopard
Gagnoient de l'argent à la foire.
Ils affichoient[2] chacun à part.
L'un d'eux disoit: Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau: tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée!
La bigarrure plaît: partant[3] chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait; bientôt chacun sortit[4].
Le singe de sa part disoit: Venez, de grace;
Venez, messieurs: je fais cent tours de passe-passe.

[1] Æsop., 13, *Vulpes et Pardus*; 162, *Vulpes et Pardalis.*

[2] Ces mots prouvent, ainsi que le remarque très bien un des commentateurs de notre fabuliste, que le singe et le léopard, mis en scène dans cette fable, sont derrière le rideau, et sont censés parler par l'intermédiaire de leurs affiches respectives, ou des bateleurs qui les montrent.

[3] Par ce moyen.

[4] Ceci vient à l'appui de ce que nous avons dit, que les deux animaux sont cachés, et ne parlent à l'assemblée que par l'organe de ceux qui les montrent.

Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement:
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler[1];
Car il parle, on l'entend[2]: il sait danser, baller[3],
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux; et le tout pour six blancs:
Non, messieurs, pour un sou; si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte[4].
Le singe avoit raison. Ce n'est pas sur l'habit

[1] Cette expression proverbiale et comique, qu'une chose dont on veut relever l'importance *arrive en trois bateaux*, est ancienne, puisqu'on la retrouve dans Rabelais, qui dit, l. I, ch. XVI, que la jument de Gargantua « fut amenée par mer en trois quaraques et « un brigantin, » t. I, p. 56, in-4°.

[2] « A quoi bon, dit un commentateur de notre fabuliste, affir- « mer que le singe parle, qu'on l'entend, puisque cette harangue « est de lui? » C'est précisément parcequ'elle n'est pas de lui, que le poëte prête ces mots essentiels à l'affiche ou au bateleur qui fait ainsi parler le singe.

[3] Vieux mot qui vient de l'italien *ballare*, et qui signifie danser, se divertir. On le trouve fréquemment dans Rabelais et dans Marot.

Dansez, *ballez*, solemnisez la feste
De celle en qui votre amour gist si fort.
MAROT, *Chants*, X, t. II, p. 290.

[4] Ceci confirme encore l'explication que nous avons donnée, et prouve que le singe au nom duquel on parle n'est pas en présence des spectateurs du dehors.

Que la diversité me plaît; c'est dans l'esprit:
L'une fournit toujours des choses agréables;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents [1]!

[1] VAR. Bigarrés en dehors, ne sont rien en dedans!
Ce vers étoit ainsi dans l'édition de 1679; mais il a été changé par La Fontaine au moyen d'un carton qui manque à beaucoup d'exemplaires de cette édition.

FABLE IV[1].

Le Gland et la Citrouille[2].

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve[3].

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :

[1] Cette fable est la sixième du recueil de 1671.

[2] Tabarin, *OEuvres et fantaisies*, etc., fol. 8 r°. Le passage est réimprimé dans Robert, *Fables inédites*, 1825, in-8°, t. II, p. 206. Un des derniers éditeurs de Molière indique aussi pour cette fable une comédie de Bruno Solano, intitulée *Boniface et le Pédant*, acte V, sc. xx.

[3] Vieux mot, pour *trouve*.

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui *treuve*.
MOLIÈRE, *Misanthrope*, acte I, sc. 1.

Le *Misanthrope* fut joué en 1666, et cette fable parut en 1678.

L'usage de mettre *trouve* pour *treuve* n'étoit pas très ancien; car ce verbe est constamment écrit de cette manière, et non par la nécessité de la rime, dans une pièce de Quinault, *le feint Alcibiade*, imprimée en 1658, in-12, chez A. Courbé, à Paris. Dans la scène IV du troisième acte on lit :

Je *treuve*, en vous voyant, tout ce que je souhaite.

Et dans la dédicace à Fouquet, de la même pièce, on lit encore : « Cette vérité que tout autre que vous *treuveroit* trop hardie. »

A quoi songeoit, dit-il, l'auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette citrouille-là!
Eh parbleu! je l'aurois pendue
A l'un des chênes que voilà;
C'eût été justement l'affaire:
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo [1], que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé;
Tout en eût été mieux: car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris: plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme:
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit;
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe: le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille; et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage.
Oh! oh! dit-il, je saigne! Et que seroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde?

[1] Var. Dans toutes les éditions données par La Fontaine, ce mot est ainsi écrit; l'édition de 1709 seulement porte à tort *Gareau*. Ce nom comique n'est pas de l'invention de notre poëte; il est, dans Cyrano de Bergerac, donné à un des personnages du *Pédant joué*.

Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.

FABLE V.

L'Écolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin [1].

Certain enfant qui sentoit son collége,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilége
Qu'ont les pédants de gâter la raison,
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut;
Car au printemps il jouissoit encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance:
Même il ébranchoit l'arbre; et fit tant à la fin
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortége d'enfants:
Voilà le verger plein de gens

[1] Conférez liv. IV, fab. IV.

Pires que le premier. Le pédant, de sa grace,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin ;
Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.

FABLE VI.

Le Statuaire, et la Statue de Jupiter.

Un bloc de marbre étoit si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?

Il sera dieu[1]: même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains! faites des vœux:
Voilà le maître de la terre!

L'artisan[2] exprima si bien
Le caractère de l'idole,

[1] Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum;
Quum faber, incertus scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse deum.

HORAT., sat. I, 8.

[2] Le mot *artisan* et même le mot *ouvrier* étoient alors mieux appropriés au style noble que le mot *artiste*, qu'on n'employoit guère que pour désigner les hommes habiles en opérations docimastiques. Voyez à ce sujet les *Remarques nouvelles sur la langue françoise*, par le P. Bouhours, troisième édition, 1692, p. 94; et la première édition du *Dictionnaire de l'Académie françoise*, 1694, in-folio.

Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole :

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du sculpteur
Le poëte [1] autrefois n'en dut guère [2],
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

Il étoit enfant en ceci ;
Les enfants n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les intérêts de leur chimère :

[1] Poëte est ici de deux syllabes.
[2] C'est-à-dire ne le céda pas.

Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités ;
Il est de feu pour les mensonges.

FABLE VII.

La Souris métamorphosée en Fille [1].

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée ;
Mais un bramin le fit : je le crois aisément ;
Chaque pays a sa pensée.
La souris étoit fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu ; mais le peuple bramin
Le traite en frère. Ils ont en tête
Que notre ame, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.
Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeât la souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille,
Que le fils de Priam pour elle auroit tenté

[1] *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, p. 279. — *Les Contes indiens et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 385 : *La Souris changée en Fille*. Conférez aussi la fab. XVIII du liv. II, qui a beaucoup de rapport avec celle-ci.

Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté [1].
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :
Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre.
Non, dit-il, ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits ;
Je vous conseille de le prendre.
Hé bien ! dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille ? — Hélas ! non ; car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.
Le bramin fâché s'écria :
O vent, donc, puisque vent y a,
Viens dans les bras de notre belle !
Il accouroit ; un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf [2] passant à celui-là,
Il le renvoie, et dit : J'aurois une querelle
Avec le rat ; et l'offenser
Ce seroit être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de rat, la damoiselle [3]

[1] C'est-à-dire plus encore que Pâris ne fit pour Hélène.
[2] La balle. On nomme *éteuf* la balle du jeu de longue paume.
[3] Var. Dans les éditions de Didot aîné on lit *demoiselle*, mais à

Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un rat! un rat : c'est de ces coups
Qu'Amour fait ; témoin telle et telle.
Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
Prouve assez bien ce point; mais, à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
Car quel époux n'est point au Soleil préférable
En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce? Elle le mord pourtant.
Le rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté;
Le Soleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :
Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le bramin même ;
Car il faut, selon son système,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son ame en un trésor commun :
Toutes sont donc de même trempe ;

tort. La Fontaine se sert encore du mot *damoiselle* dans la fable XVII du livre III ; et ce mot, qui est le féminin de damoiseau, n'est pas le synonyme de demoiselle.

Mais, agissant diversement
Selon l'organe seulement,
L'une s'éléve, et l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au Soleil? Un rat eut sa tendresse.

Tout débattu, tout bien pesé,
Les ames des souris et les ames des belles
Sont très différentes entre elles;
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire à la loi par le ciel établie:
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

FABLE VIII.

Le Fou qui vend la Sagesse[1].

Jamais auprès des fous ne te mets à portée :
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit souvent dans les cours :
Le prince y prend plaisir[2] ; car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un fol alloit criant par tous les carrefours
Qu'il vendoit la sagesse, et les mortels crédules
De courir à l'achat ; chacun fut diligent.
On essuyoit force grimaces ;
Puis on avoit pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchoient ; mais que leur servoit-il ?
C'étoient les plus moqués : le mieux étoit de rire,
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet et son fil.

[1] Abstemius, 184, *de Insano sapientiam vendente.*

[2] La Fontaine fait ici allusion à L'Angely, qui, d'abord au service du prince de Condé, passa à celui du roi, qui prit goût à ses saillies.

De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou? le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes un jour alla trouver un sage,
Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes tout purs.
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé; ce fou vend la sagesse.

FABLE IX[1].

L'Huître et les Plaideurs[2].

Un jour deux pélerins sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venoit d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissoit déja pour amasser[3] la proie ;
L'autre le pousse, et dit : Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu[4] l'apercevoir

[1] Cette fable est la huitième dans le recueil de 1671.

[2] Boileau, épître II, vers 41-52. Boileau nous a lui-même appris que le desir de conserver cet apologue, qu'il avoit d'abord inséré dans la première édition de son épître I, composée en 1669, lui fit écrire son épître II, publiée seulement en 1672. Il paroit que Boileau avoit entendu faire ce petit conte à son père. Le commentateur de Boileau dit que cet apologue est plus ancien, et se trouve dans une comédie italienne. (*OEuvres de Boileau*, édit. de Saint-Marc, 1747, t. I, p. 260.) Un fabliau publié par Barbazau, et intitulé *de deux Dames qui trouvèrent un annel*, a beaucoup de rapport avec cet apologue.

[3] *Ramasser*, dans un grand nombre d'éditions : mais aucune des éditions originales ne porte cette leçon. L'Académie françoise, dans la première édition de son dictionnaire, définit de la manière suivante le verbe *amasser* : « Relever de terre ce qui est tombé. *Amasser ses gants, amasser un papier.* » Aujourd'hui le mot propre, dans ces phrases, seroit *ramasser*. La langue a varié.

[4] VAR. *A dû*, dans l'édition de 1671.

En sera le gobeur; l'autre le verra faire.
Si par-là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
Hé bien! vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin [1] arrive: ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président:
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles:
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles [2].

[1] Nom donné par Rabelais à un homme de justice. (*Pantagruel*, III, 39.) Depuis, Racine, par sa comédie des *Plaideurs*, et La Fontaine, par ses fables, ont rendu ce nom populaire.

[2] Expression proverbiale, pour dire ne leur laisse rien.

FABLE X.

Le Loup, et le Chien maigre[1].

Autrefois Carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire[2].
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison; Carpillon n'eut pas tort:
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors[3], de quelque trait encor.
Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en alloit l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur: Jà[4] ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là;
Attendez: mon maître marie

[1] Æsop., 86, 35, *Canis et Lupus.*

[2] Voyez la fable III du livre V.

[3] Lors, pour alors.

[4] Déja, à présent. Vieux langage.

Jà ne faut que de cela mente.
MAROT, *Chansons*, XXVII, t. II, p. 348.

Sa fille unique, et vous jugez
Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engraisse.
Le loup le croit, le loup le laisse.
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre;
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au loup par un treillis :
Ami, je vais sortir; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout-à-l'heure à toi.
Ce portier du logis étoit un chien énorme,
Expédiant les loups en forme.
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il; et de courir. Il étoit fort agile;
Mais il n'étoit pas fort habile :
Ce loup ne savoit pas encor bien son métier.

FABLE XI.

Rien de trop[1].

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement :
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent épuise les guérets :
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire !
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons[2] :
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent;
Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques uns : ils les croquèrent tous;

[1] Abstemius, 186, *de Ovibus immoderate segetem depascentibus.*

[2] . . . . . Ne gravidis procumbat culmus aristis,
Luxuriem segetum tenera depascit in herba.
VIRG., *Georg.*, lib. I, v. 3.

S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins.
De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.
Il faudroit faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est ame vivante
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point [1].

[1] . . . . sunt certi denique fines
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.
HORAT., lib. I, sat. 1.

FABLE XII.

Le Cierge[1].

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette[2], et se gorger
Des[3] trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en françois la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie;
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;
Et, nouvel Empédocle[4] aux flammes condamné

[1] Abstemius, 54, *de Cera duritiam appetente.*

[2] Hymette étoit une montagne célébrée par les poëtes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueilloient d'excellent miel. (*Note de La Fontaine.*)

His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
Ætherios dixere.

VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 220.

[3] VAR. Quelques exemplaires de l'édition de 1679 réimprimée portent *de trésors.* C'est une faute d'impression.

[4] Empédocle étoit un philosophe ancien, qui, ne pouvant com-

Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné:
Ce cierge ne savoit grain de philosophie.

Tout en tout est divers: ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit:
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

prendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont. (*Note de La Fontaine.*)

FABLE XIII.

Jupiter et le Passager[1].

Oh! combien le péril enrichiroit les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier;
Il ne se sert jamais d'huissier.
Eh! qu'est-ce donc que le tonnerre?
Comment appelez-vous ces avertissements?

Un passager pendant l'orage
Avoit voué cent bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avoit pas un: vouer cent éléphants
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage:
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu; le voilà:
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part: je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire;

[1] Æsop., 156, *Viator et Mercurius*; 47, *Viator*; 18, *Deceptor*

Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
    Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
    Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs; et, n'ayant dans sa bourse
    Qu'un écu pour toute ressource,
    Il leur promit cent talents d'or,
    Bien comptés, et d'un tel trésor:
On l'avoit enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit: Mon camarade,
Tu te moques de nous; meurs, et va chez Pluton
    Porter tes cent talents en don.

FABLE XIV.

Le Chat et le Renard[1].

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en alloient en pèlerinage.
C'étoient deux vrais tartufs[2], deux archipatelins[3],
Deux francs patte-pelus[4], qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.

[1] REGNEAII, *Apologi Phædrii*, pars I, fab. XXVIII, p. 34 : *Catus agrestis et Vulpes.*

[2] Au lieu de tartnfes. L'e est retranché pour la mesure dn vers, et par licence poétique.

[3] Un des commentateurs de notre poëte remarque avec raison que les deux substantifs *tartufe* et *patelin*, créés par le théâtre, présentent à l'esprit un sens plus déterminé qu'*hypocrite* et *câlin*, parceque la scène, en nous montrant ces deux personnages, a bien arrêté pour nous l'analogie de leurs noms avec leurs caractères.

[4] Rabelais, daus l'ancien prologue du qnatrième livre de *Pantagruel* (t. II, p. xj), dit : « Adjugez quoi ? et qui ? tous les vieux « quartiers de lune aux caphards, cagots, matagots, botineurs, « papelards, burgotz, *patespelues*, porteurs de rogatons, chattemittes. » Le Duchat croit que la dénomination de *patespelues* dérive de l'allusion à la supercherie de Jacob, qui se couvroit les mains de peaux de bêtes pour supplanter Ésaü.

La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormiroit toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
Tu prétends être fort habile ;
En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise.
Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami ;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut[1].
Par-tout il tenta des asiles[2] ;
Et ce fut par-tout sans succès ;
La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles

[1] Tous les chiens de chasse. Le nom de *Brifaut*, qui autrefois signifioit *goulu*, est bien approprié à un nom de chien.

[2] Par-tout il tenta de se mettre à l'abri dans des asiles. Ellipse hardie, mais heureuse.

L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire,
N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon.

FABLE XV.

Le Mari, la Femme, et le Voleur[1].

Un mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme,
Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.
Jamais œillade de la dame,
Propos flatteur et gracieux,
Mot d'amitié, ni doux sourire,
Déifiant le pauvre sire,
N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois; c'étoit un mari.
Il ne tint point à l'hyménée
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciât les dieux.
Mais quoi! si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mari de sa vie,
Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.

[1] *Contes indiens et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 355: *Le Marchand, la Femme, et le Voleur.* Camerarius, fab. CCLV, p. 287.

La pauvre femme eut si grand'peur
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son époux.
Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
Me seroit inconnu! Prends donc en récompense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance;
Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
Gens honteux, ni fort délicats:
Celui-ci fit sa main.

J'infère de ce conte
Que la plus forte passion
C'est la peur; elle fait vaincre l'aversion,
Et l'amour quelquefois: quelquefois il la dompte[1];
J'en ai pour preuve cet amant
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement;
Le conte m'en a plu toujours infiniment:
Il est bien d'une ame espagnole,
Et plus grande encore que folle[2].

[1] C'est-à-dire, quelquefois c'est l'amour qui dompte la peur.

[2] La Fontaine fait ici allusion à l'aventure du comte de Villa-Medina avec Élisabeth de France, fille de Henri IV, et femme de Philippe IV, roi d'Espagne. Pour attirer Élisabeth chez lui, le comte de Villa-Medina imagina de donner à toute la cour un spectacle à machines qu'il fit monter à grands frais. Pendant la représentation, il fit mettre le feu à son propre palais: puis, profitant du désordre et de la frayeur causés par les flammes qui s'élevoient de toutes

parts, il s'empara de la reine, et satisfit ainsi, par la perte de la moitié de sa fortune et au risque de sa vie, le desir qu'il avoit d'embrasser celle qu'il aimoit, et de l'enlever dans ses bras. Voyez le *Voyage d'Espagne*, par Aarsen de Sommerdick, Cologne, 1666, in-18, p. 49, ou p. 51 de la première édition, même année, mais sans indication de ville.

FABLE XVI.*

Le Trésor et les deux Hommes[1].

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse[2],
C'est-à-dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre, et finir lui-même sa misère,
Puisqu'aussi bien sans lui la faim le viendroit faire:
Genre de mort qui ne duit[3] pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille masure

[1] Auson., épigr. XXII et XXIII. Les deux épigrammes d'Ausone sont elles-mêmes la traduction de deux distiques sur le même sujet, tirés de l'Anthologie grecque. Voyez *Ausonii Opera*, édit. 1730, in-4°, p. 20.

[2] L'origine de cette expression proverbiale est racontée fort agréablement dans une petite pièce de vers de Saint-Gelais. Un charlatan avoit promis de faire voir le diable: pressé de remplir sa promesse, il ouvrit, en présence de la foule qui l'entouroit, une bourse vide.

Et c'est, dit-il, le diable, voyez-vous bien,
Qu'ouvrir sa bourse et ne voir rien dedans.

Voyez le *Recueil des poëtes françois depuis Villon jusqu'à Benserade*, édit. 1752, t. I, p. 146.

[3] Qui ne convient pas.

Fut la scène où devoit se passer l'aventure :
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse, et l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.
Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme !
Je ne me pendrai pas ! Et vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le lacs étoit tout prêt; il n'y manquoit qu'un homme :
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
Ce qui le consola, peut-être,
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs ;
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la Fortune fit ?
Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit :
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante

Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre ;
Et celui qui se pendit
S'y devoit le moins attendre.

FABLE XVII[1].

Le Singe et le Chat[2].

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avoient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'étoit un très bon plat:
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage:
Bertrand déroboit tout; Raton, de son côté,
Étoit moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardoient rôtir des marrons.
Les escroquer étoit une très bonne affaire:
Nos galants y voyoient double profit à faire;
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton: Frère, il faut aujourd'hui

[1] Cette fable est la cinquième du recueil de 1671: madame de Sévigné en fut ravie lorsque ce recueil parut. Elle mandoit à sa fille qu'on avoit lu cette fable chez M. de La Rochefoucauld, et que les personnes qui s'y trouvoient l'avoient apprise par cœur. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 210.

[2] Regnerii, *Apologi Phædrii*. Divione, 1643, in-12, pars II, fab. XXVIII, p. 77: *Felis et Simius*. Ce sujet même paroit plus ancien que Regnier; car les Italiens ont un vieux proverbe: *Cavar le castagne dal fuoco con le zampe del gatto*.

Que tu fasses un coup de maître;
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avoit fait naître,
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verroient beau jeu.
Aussitôt fait que dit: Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts;
Puis les reporte à plusieurs fois;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque:
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient: adieu mes gens. Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

FABLE XVIII[1].

Le Milan et le Rossignol[2].

Après que le milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.
Le héraut du printemps lui demande la vie.
Aussi bien, que manger en qui n'a que le son?
  Écoutez plutôt ma chanson:
Je vous raconterai Térée et son envie. —
Qui Térée? est-ce un mets propre pour les milans? —
Non pas; c'étoit un roi dont les feux violents
Me firent ressentir leur ardeur criminelle[3].
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira: mon chant plaît à chacun.
  Le milan alors lui réplique:
Vraiment, nous voici bien! lorsque je suis à jeun,
  Tu me viens parler de musique! —

[1] Cette fable est la septième du recueil de 1671.

[2] Abstemius, 92, *de Luscinia cantum accipitri pro vita pollicente*. Ce sujet, dans Hésiode, *Opera et dies*, v. 202, 212, et dans Ésope, 2, *Luscinia et Accipiter*; 3, *Philomela et Accipiter*, est différemment traité.

[3] Voyez Ovide, *Metamorph.*, VI, 13, et la note 2 de la fable xv du livre III.

J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles :
Pour un milan, il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles [1].

[1] Ce proverbe existoit du temps des Romains, où peut-être il est né d'un bon mot de Caton le censeur. Voyez Plutarque, *Vie de Caton le censeur*, t. III, p. 308 de la traduction d'Amyot, édit. de Clavier; et aussi Rabelais, *Pantagruel*, liv. IV, 63, t. II, p. 160, édit. 1741, in-4°.

FABLE XIX.

Le Berger et son Troupeau[1].

Quoi! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile!
Toujours le loup m'en gobera!
J'aurai beau les compter! Ils étoient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin[2]!
Robin mouton, qui par la ville
Me suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde!
Hélas! de ma musette il entendoit le son;
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah! le pauvre Robin mouton!
Quand Guillot[3] eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,

[1] Abstemius, 127, *de Pastore gregem suum adversus Lupum hortante;* et dans *les Heures de récréation* de Louys Guicciardin, traduites de l'italien en françois, par Belle-Forest, Anvers, 1605, in-18, p. 143.

[2] Dans Rabelais, le Marchand dit à Panurge : « Vous avez nom « *Robin-Mouton*. Voyez ce mouton là, il ha nom *Robin* comme « vous. » *Pantagruel*, l. IV, ch. VI, t. II, p. 15.

[3] Dans la fable III du livre III, le berger porte aussi le nom de Guillot.

Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffiroit pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre :
Un loup parut; tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats;
Ils promettront de faire rage :
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage;
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

LIVRE DIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE[1].

Les deux Rats, le Renard, et l'OEuf.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Iris, je vous louerois; il n'est que trop aisé:
Mais vous avez cent fois notre encens refusé;
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point; je souffre cette humeur:
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar, que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point;
D'autres propos chez vous récompensent ce point:
    Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses;

[1] Dans l'édition originale de 1679, cette pièce ne porte pas le titre de *fable*, mais celui de *discours*, et elle se trouve à la suite du livre III de la quatrième partie, qu'elle termine.

Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part: le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon: je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens:
C'est un parterre où Flore épand ses biens;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie,
Subtile, engageante, et hardie.
On l'appelle nouvelle: en avez-vous ou non
Ouï parler[1]? Ils disent donc
Que la bête est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts:
Nul sentiment, point d'ame; en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.

[1] Madame de La Sablière craignoit sur-tout le ridicule qui s'attache à la réputation de femme savante; et La Fontaine se conforme à ses goûts en ayant l'air d'ignorer qu'elle fût au courant de la philosophie mise en vogue par Descartes. Instruite par Sauveur et Bernier, elle en savoit plus sur ces matières que notre poëte. Elle mourut le 8 janvier 1683, laissant la réputation d'une des femmes les plus aimables et les plus instruites de son siècle. Nous avons donné d'amples détails sur ce qui la concerne dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, troisième édition, p. 220-225.

Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;
La première y meut la seconde ;
Une troisième suit : elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit ;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait : mais comment se fait-elle ?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose :
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit ; comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme ;
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.
Or, vous savez, Iris, de certaine science,
Que, quand la bête penseroit,

La bête ne réfléchiroit
Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire; ni moi. Cependant, quand aux bois[1]
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!
On le déchire après sa mort:
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,

[1] Tous les éditeurs modernes ont mis sans aucune raison *quand au bois* au singulier, au lieu du pluriel, que contiennent les éditions données par La Fontaine et l'édition de 1729.

Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde:
Je parle des humains; car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste et dure en son entier:
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit: commune en est la tâche;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche;
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne seroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire:
Mais voici beaucoup plus; écoutez ce récit,
    Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du nord vous sera mon garant:
Je vais citer un prince aimé de la Victoire;
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman:
C'est le roi polonois [1]. Jamais un roi ne ment.
    Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps:
Le sang, qui se transmet des pères aux enfants,
    En renouvelle la matière.
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
    Jamais la guerre avec tant d'art
    Ne s'est faite parmi les hommes,
    Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps-de-garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
  Fille du Styx, et mère des héros,
    Exercent de ces animaux
    Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devroit
    Rendre Homère. Ah! s'il le rendoit,

[1] Sobieski, vainqueur des Turcs à Choczim en 1673: il passa quelque temps à Paris, et rechercha la société de madame de La Sablière, chez laquelle La Fontaine eut de fréquentes occasions de s'entretenir avec lui.

Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure [1],
Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déja dit; qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;
Que la mémoire est corporelle;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement:
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine:
Je sens en moi certain agent;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même:
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il?
C'est là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main: mais la main, qui la guide?

[1] Descartes.

Eh! qui guide les cieux et leur course rapide?
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps[1].
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts;
L'impression se fait: le moyen, je l'ignore;
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignoroit encore.
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux:
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas: l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante après tout n'a point:
Cependant la plante respire.
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?

Deux rats cherchoient leur vie; ils trouvèrent un œuf.
Le dîné suffisoit à gens de cette espèce:
Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'alégresse,
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut: c'étoit maître renard;
Rencontre incommode et fâcheuse:
Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter;
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner:

[1] Mens agitat molem et magno se corpore miscet.
VIRG., *Æneid.*, VI, 727.

C'étoit chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur[1] étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras;
Puis, malgré quelques heurts[2] et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit!

Pour moi, si j'en étois le maître,
Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort:
Je subtiliserois un morceau de matière,
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu; car enfin, si le bois fait la flamme,

[1] Celui qui cherche à vivre aux dépens d'autrui.

[2] Quelques chocs. Ce mot, peu usité, se trouve encore employé dans la fable XI du livre VII:

Un heurt survient: adieu le char.

La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrois mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement;
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort;
Nous aurions un double trésor:
L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux;
L'autre, encore une autre ame, entre nous et les anges
Commune en un certain degré;
Et ce trésor à part créé
Suivroit parmi les airs les célestes phalanges,
Entreroit dans un point sans en être pressé,
Ne finiroit jamais, quoique ayant commencé:
Choses réelles, quoique étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre et foible lumière:
L'organe étant plus fort, la raison perceroit
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperoit
L'autre ame imparfaite et grossière [1].

[1] Ce qui précède est un composé des idées d'Empédocle et de

Platon, que La Fontaine mêle ensemble pour tâcher de s'expliquer à lui-même le système de Descartes sur l'ame des bêtes, contre lequel son bon sens naturel lui suggéroit des difficultés insolubles.

FABLE II.

L'Homme et la Couleuvre[1].

Un homme vit une couleuvre:
Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers!
A ces mots l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme; on pourroit aisément s'y tromper),
A ces mots le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue:
Symbole des ingrats! être bon aux méchants,
C'est être sot; meurs donc: ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put: S'il falloit condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourroit-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès: je me fonde
Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi.

[1] *Livre des lumières, ou la Conduite des Roys*, p. 204. — *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 276: *L'Homme et la Couleuvre.*

Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
Selon ces lois, condamne-moi;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit: Tes raisons sont frivoles.
Je pourrois décider, car ce droit m'appartient;
Mais rapportons-nous-en [1]. Soit fait, dit le reptile.
Une vache étoit là : l'on l'appelle; elle vient :
Le cas est proposé. C'étoit chose facile :
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeler?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;
Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avoient altérée; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin
Sans herbe : s'il vouloit encor me laisser paître!
Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin

[1] A quelqu'un que nous prendrons pour juge. Ellipse.

L'ingratitude? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit!
C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. Croyons [1], dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portoit les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux ;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré [2] : puis, quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
Achetoient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur ;
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servoit de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents ;
Pour nous seuls il ornoit les jardins et les champs :

[1] Croyons ce qu'il nous dira ; rapportons-nous-en à son jugement. Ellipse.

[2] Peu de témoignages de satisfaction.

L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sût faire;
Il courboit sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattoit: c'étoit là son loyer [1];
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondoit-on, sans prendre la cognée?
De son tempérament, il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là!
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands:
La raison les offense; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens: mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire.

[1] Sa récompense.

Puis pour *loyer* du plaisir qu'il demande,
Luy demanda de l'or quantité grande.
MAROT, *trad. des Métamorph. d'Ovide*, p. 94.

FABLE III.

La Tortue et les deux Canards[1],

Une tortue étoit, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique:
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant[2]. On ne s'attendoit guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.

[1] *Livre des lumières, ou la Conduite des Roys*, 1644, in-8°, p. 124.—*Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 112: *Les deux Canards et la Tortue.*

[2] Utile proposuit nobis exemplar Ulyssem,
Qui, domitor Trojæ, multorum providus urbes
Et mores hominum inspexit.
HORAT., *Epist.*, I, 2, v. 18-20.

Qui mores hominum multorum vidit et urbes.
Ibid., *Ars poet.*, v. 142.

Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pélerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils; gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne par-tout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison[1].
Miracle! crioit-on: venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
La reine! vraiment oui: je la suis en effet;
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage:
Ce sont enfants tous d'un lignage[2].

[1] *Oison* n'a jamais signifié que le petit d'une oie, et par métaphore une personne simple et bornée.

[2] Issus de même source ou d'une même *lignée* ou race. Le dictionnaire de l'Académie françoise du temps de La Fontaine dit que le mot *lignage* est vieux: notre poëte l'aura sans doute rajeuni; car, depuis la publication de ses fables, aucun dictionnaire, sans en excepter celui de l'Académie françoise, n'a reproduit cette

remarque : mais tous les lexicographes l'out fait à l'égard du mot *parentage*, qui étoit vieux aussi, même lorsque La Fontaine écrivoit, et qui ne s'employoit qu'en vers. Marot s'est servi de l'un et l'autre mot.

En danger que ces gros asniers
Soient du *lignage* des meisniers.
MAROT, *épîtres*, XLVI, t. II, p. 150.

Allez ailleurs, et ma robe laissez.
Que n'éprouviez, à votre grand dommage,
L'ire et fureur de mon grand *parentage*.
MAROT, *Hist. de Léandre et Héro*, t. IV, p. 110.

FABLE IV.

Les Poissons et le Cormoran [1].

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :
Viviers et réservoirs lui payoient pensiou.
Sa cuisine alloit bien : mais, lorsque le long age
        Eut glacé le pauvre auimal,
        La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
        N'ayant ni filets ni réseaux,
        Souffroit une disette extrême.
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
        Cormoran vit une écrevisse.
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
        Porter un avis important
        A ce peuple : il faut qu'il périsse ;
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
        L'écrevisse en hâte s'en va

[1] *Livre des lumières, ou la Conduite des Roys*, p. 92. : *La Grue et les Poissons* — *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. I, p. 357 : *Le Héron, l'Écrevisse, et les Poissons.*

Conter le cas. Grande est l'émute[1];
On court, on s'assemble, on députe
A l'oiseau : Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis? Quel est votre garant?
Êtes-vous sûr de cette affaire?
N'y savez-vous remède? Et qu'est-il bon de faire?
Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous? —
N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connoît les chemins :
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que Nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traitres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique
L'un après l'autre fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, Cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre;
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance

[1] *Émute* pour *émeute*, par licence poétique. Voyez la note 2 sur la fable VIII du septième livre.

En auroit aussi bien croqué sa bonne part.
Qu'importe qui vous mange, homme ou loup? toute panse
Me paroît une à cet égard :
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

FABLE V.

L'Enfouisseur et son Compère[1].

Un pincemaille avoit tant amassé
Qu'il ne savoit où loger sa finance.
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire;
Car il en vouloit un, et voici sa raison:
L'objet tente; il faudra que ce monceau s'altère
Si je le laisse à la maison:
Moi-même de mon bien je serai le larron[2]. —
Le larron? Quoi! jouir, c'est se voler soi-même?
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon:
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire;
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Oteut le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire. —
Pour se décharger d'un tel soin,

[1] Abstemius, 169, *de Viro, qui thesaurum compatre conscio abdiderat.*

[2] . . . . Ipsum te fraudas cibo
PHÆDR., fab. XIX, liv. IV

Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin :
Il aima mieux la terre; et, prenant son compère,
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or;
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
Lui dire: Apprêtez-vous; car il me reste encor
Quelques deniers: je veux les joindre à l'autre masse.
Le compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé; prétendant bien
Tout reprendre à-la-fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais, pour ce coup, l'autre fut sage:
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir;
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

FABLE VI.

Le Loup et les Bergers [1].

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.
Le loup est l'ennemi commun:
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris:
C'est par-là que de loups l'Angleterre est déserte [2],
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans [3] publier;
Il n'est marmot osant crier

[1] Philibert Hegemon, fable xx, *des Pasteurs et du Loup.*

[2] Edgard, roi d'Angleterre, qui régnoit vers le milieu du dixième siècle, fit faire tous les ans de grandes chasses pour la destruction des loups, et convertit le tribut en argent, que son prédécesseur Athelstan avoit imposé aux souverains de la principauté de Galles, en un tribut annuel de trois cents têtes de loups. Par ces moyens Edgard détruisit les loups dans toute l'Angleterre. Voyez Home's *Hist. of England*, ch. II, t. I, 127.

[3] Mandement fait à cris publics pour ordonner ou défendre quelque chose.

Que du loup aussitôt sa mère ne menace[1].
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie:
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,
Mangeants un agneau cuit en broche.
Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent: voilà ses gardiens
S'en repaissants[2] eux et leurs chiens;
Et moi, loup, j'en ferai scrupule!
Non, par tous les dieux! non; je serois ridicule:
Thibaut l'agnelet[3] passera,
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra!

Ce loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie

[1] Allusion à la fable XVI du livre IV, intitulée *le Loup, la Mère, et l'Enfant*.

[2] VAR. *S'en repaissant*, dans toutes les éditions modernes. Mais cette leçon n'est autorisée par aucune des éditions originales. Voyez à ce sujet la note sur la fab. XVI du liv. VII.

[3] C'est-à-dire le petit agneau qu'on nomme Thibaut. La réunion de ces deux mots *Thibaut-Aignelet* forme le nom du berger dans l'ancienne farce de maistre Pierre Pathelin, p. 16 de l'édit. de Coustelier, 1723, in-12.

Faire festin de toute proie,
Manger les animaux; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons!
Ils n'auront ni croc ni marmite!
Bergers, bergers! le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort:
Voulez-vous qu'il vive en ermite?

FABLE VII.

L'Araignée et l'Hirondelle [1].

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau [2],
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie [3]!
Progné [4] me vient enlever les morceaux;
Caracolant, frisant l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte:
Miennes je puis les dire; et mon réseau
En seroit plein sans ce maudit oiseau:
Je l'ai tissu de matière assez forte.
    Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignoit l'araignée autrefois tapissière,
    Et qui lors étant filandière
Prétendoit enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion [5] happoit mouches dans l'air,

[1] Abstemius, 4, *de Aranea et Hirundine.*

[2] Jupiter, incommodé d'un violent mal de tête, implora le secours de Vulcain, qui, d'un coup de hache, fit sortir de son cerveau la déesse de la Sagesse tout armée.

[3] Ovid., liv. VI.

[4] L'hirondelle, qui, dans la mythologie, provenoit de Progné, sœur de Philomèle. Voyez la note de la fable xv du livre III.

[5] Ce mot n'appartient pas, comme on l'a dit, à notre vieux lan-

Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie [1],
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.
La pauvre aragne [2] n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée:
L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde:
L'adroit, le vigilant, et le fort, sont assis
A la première; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

gage; il est dérivé de l'italien: mais au lieu d'être, comme dans cette langue, un augmentatif, notre poëte en fait un diminutif. *Il bestione* signifie en italien une bête grosse ou grande. Dans la première édition du dictionnaire de l'Académie françoise, on trouve cependant le mot *bestions*, mais au pluriel seulement; il est dit que ce mot signifie particulièrement des bêtes sauvages, et qu'il ne s'emploie guère qu'en parlant des tapisseries qui représentent ces sortes de bêtes, *tapisseries de bestions*. Ce mot, aujourd'hui même, au pluriel, est hors d'usage: le mot propre, pour signifier un petit animal, une petite bête, est *bestiole*, qui a remplacé *bestelette*, qu'on trouve encore dans le dictionnaire de Nicot, p. 77, édit. 1606, in-folio.

[1] . . . . Ipsasque volantes
Ore ferunt, dulcem nidis immitibus escam.
VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 16, 17.

[2] Vieux mot, pour araignée, qu'on trouve encore employé dans Coquillard et dans Ronsard.

FABLE VIII.

La Perdrix et les Coqs[1].

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noise, et turbulents,
Une perdrix étoit nourrie.
Son sexe, et l'hospitalité,
De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté·
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple, cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respec[2],
Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée ;
Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,
Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle ;
Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :
Jupiter sur un seul modèle

[1] Æsop., 16, *Perdix et Galli;* 10, *Galli et Perdix.*

[2] Var. *Respect*, dans toutes les éditions modernes; mais dans les éditions originales, et même dans celle de 1729, le t se trouve retranché; et on écrit *respec* pour la rime, et par licence poétique. Il y a d'autres exemples du même retranchement pour le même mot dans les poëtes de ce temps. Voyez ci-après, fab. XII de ce livre.

N'a pas formé tous les esprits;
Il est des naturels de coqs et de perdrix.
S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement;
Il nous prend avec des tonnelles,
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes:
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

FABLE IX.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître?
Le bel état où me voici!
Devant les autres chiens oserai-je paroître [1]?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous feroit choses pareilles!
Ainsi crioit Mouflar [2], jeune dogue; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup; car, étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'auroit fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée:
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,

[1] VAR. *Édit.* 1679 *et* 1729: Parétre. La Fontaine a écrit ainsi pour la rime et par licence poétique. Voyez la fable XIV du livre VIII, qui présente un exemple semblable.

[2] Corps à grosse tête, du mot mufle. Ce nom est encore emprunté de Rabelais, l. II, ch. XII.

C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre.
Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin [1];
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,
Un loup n'eût su par où le prendre.

[1] D'un collier de fer à mailles. « *Gorgerin*, dit Nicot dans son « dictionnaire, est la pièce que l'homme de guerre met autour de « sa gorge : ce qu'on dit en fait de haubert ou *maille-gorgerin*, on « l'appelle hausse-col en fait de lame de fer. »

FABLE X

Le Berger et le Roi[1].

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie:
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un, Amour, et l'autre, Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire;
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir; mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grace aux soins du berger, de très notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens[2]:
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes;

[1] *Livre des lumières, ou la Conduite des Roys*, p. 152 : *Histoire d'un Hermite.* — *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 214 à 225: *l'Hermite*; et t. III, p. 123: *Histoire d'un Lion et d'un Renard*, p. 123 à 173.

[2] Expression empruntée d'Homère.

Je te fais juge souverain.
Voilà notre berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,
Il avoit du bon sens; le reste vient ensuite :
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'ermite son voisin accourut pour lui dire :
Veillé-je? et n'est-ce point un songe que je vois?
Vous, favori! vous, grand! Défiez-vous des rois;
Leur faveur est glissante [1] : on s'y trompe; et le pire
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage :
Je vous parle en ami; craignez tout. L'autre rit;
Et notre ermite poursuivit :
Voyez combien déja la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle [2] à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet;
Le sien s'étoit perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendoit grace au ciel de l'heureuse aventure,

[1] . . . . Et gratia regum
Lubrica
SANNAZAR.

[2] Cet apologue n'est pas le même que celui d'Ésope ou celui de Phèdre qu'on a voulu y rapporter. La Fontaine a suivi Bidpaï, qui a aussi intercalé ce conte dans celui de *l'Hermite*. Voyez *Livre des lumières, ou la Conduite des Roys*, p. 157, ou dans Cardonne, t. II, p. 220, *l'Aveugle qui voyageoit avec ses amis*.

Quand un passant cria : Que tenez-vous ! ô dieux !
Jetez cet animal traître et pernicieux,
Ce serpent ! — C'est un fouet. — C'est un serpent ! vous dis-je.
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
Prétendez-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?
Mon fouet étoit usé ; j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie. —
L'aveugle enfin ne le crut pas ;
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire. —
Eh ! que me sauroit-il arriver que la mort ?
Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite.
Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort.
Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts.
De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
Le prince voulut voir ces richesses immenses.
Il ne trouva par-tout que médiocrité,
Louanges [1] du désert et de la pauvreté :
C'étoient là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.

[1] Var. Dans plusieurs éditions modernes, on met à tort *louange* au singulier.

Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
    Tous les machineurs [1] d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
    L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
    Et, je pense, aussi sa musette [2].
Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends: sortons de ces riches palais
    Comme l'on sortiroit d'un songe!
Sire, pardonnez-moi cette exclamation:
J'avois prévu ma chute en montant sur le faîte [3].
Je m'y suis trop complu: mais qui n'a dans la tête
    Un petit grain d'ambition?

[1] *Machineur*, vieux mot hors d'usage, même du temps de Nicot, et qui a été remplacé par *machinateur*.

[2] Dans la fable du *Loup devenu berger*, La Fontaine a dit:

Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette.
Liv. III, fab. III.

[3] Corneille avoit déja dit:

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

FABLE XI.

Les Poissons, et le Berger qui joue de la flûte [1].

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisoit résonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies
Dont Zéphyre habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit;
Mais nul poisson ne s'approchoit:
La bergère perdoit ses peines.
Le berger, qui par ses chansons
Eût attiré des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci: Citoyens de cette onde,
Laissez votre Naïade en sa grotte profonde;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle:
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
Vous serez traités doucement;

[1] Æsop., 34, 130, *Piscator*. Aphton., 33, *Fabula piscatoris, qui piscator simul erat, et aulœdus, qua ortibus suo quoque loco utendum esse docetur.*

On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal ;
Et, quand à quelques uns l'appât seroit fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet ;
L'auditoire étoit sourd aussi bien que muet :
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
S'en étant aux vents [1] envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris ;
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout !
Il y faut une autre manière :
Servez-vous de vos rets ; la puissance fait tout.

[1] VAR. *Au vent.* Il y a ainsi dans toutes les éditions de MM. Didot, même dans celle de 1802, in-folio, et dans celle de Barbon, 1806, in-12. Cependant cette leçon ne vaut rien, et est contredite par toutes les éditions originales, qui portent la leçon plus poétique que nous avons adoptée dans le texte. Ailleurs, et dans une épître à la duchesse de Bouillon, La Fontaine a dit, en imitant Horace :

Vous envoyez aux vents ce fâcheux souvenir.

FABLE XII.

Les deux Perroquets, le Roi, et son Fils[1].

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôt d'un roi faisoient leur ordinaire;
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié sincère
Entre ces gens: les deux pères s'aimoient;
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumoient,
Nourris ensemble, et compagnons d'école.
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune perroquet;
Car l'enfant étoit prince, et son père monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque,
Il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisoit aussi sa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau, peu circonspec[2],

[1] *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. III, p. 93-119: *Histoire d'un Roi de Yemen et de son Perroquet.*
[2] Var. *Circonspect* dans toutes les éditions; mais La Fontaine

S'attira de tels coups de bec
Que, demi-mort et traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourroit guérir.
Le prince indigné fit mourir
Son perroquet. Le bruit en vint au père.
L'infortuné vieillard crie et se désespère,
Le tout en vain, ses cris sont superflus;
L'oiseau parleur est déja dans la barque[1]:
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.
Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile
Le haut d'un pin: là, dans le sein des dieux,
Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer:
Ami, reviens chez moi; que nous sert de pleurer?
Haine, vengeance, et deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous; mon fils fut l'agresseur:
Mon fils! non; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avoit écrit de tout temps en son livre
Que l'un de nos enfants devoit cesser de vivre,

a retranché le *t*, et il a écrit, dans l'édition de 1679, *circonspec*, pour la rime, et par licence poétique. Voyez la fable VIII de ce même livre.

[1] . . . . . . Stygia natabat jam frigida cymba.
VIRG., *Georg.*, IV, v. 506.

L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage.
Le perroquet dit : Sire roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi ?
Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,
Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?
Mais que la Providence, ou bien que le Destin
Règle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'achèverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense ;
Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,
Éviter ta main et tes yeux.
Sire roi, mon ami, va-t'en ; tu perds ta peine :
Ne me parle point de retour ;
L'absence est aussi bien un remède à la haine
Qu'un appareil contre l'amour.

FABLE XIII.

La Lionne et l'Ourse.

Mère lionne avoit perdu son faon [1] :
Un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Poussoit un tel rugissement
Que toute la forêt étoit importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence, et ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtoient les vacarmes :

[1] VAR. *Édit. de* 1679 : Fan. Cette leçon a été conservée dans quelques éditions ; non pas que ce mot s'écrivît différemment du temps de La Fontaine qu'il ne s'écrit aujourd'hui, mais parcequ'il se prononce *fan*, et que les poëtes pouvoient alors altérer l'orthographe des mots pour rimer aux yeux comme aux oreilles. Le mot *faon* est ici impropre ; car, bien avant La Fontaine, il ne s'employoit que pour désigner le petit d'une biche, d'un chevreuil, ou d'un daim. « On ne peut dire *faon* d'une beste mordante, comme « laye, ourse, lianne, éléphante, ains ont autres noms particuliers. » Nicot, *Thrésor de la langue françoyse*, 1606, in-folio, au mot *faon*. Cependant plus anciennement ce mot paroit avoir été employé pour désigner les petits de tous les animaux ; du moins nous avons un exemple qui prouve que le mot *faoner* s'employoit pour engendrer en général, quand il s'agissoit des animaux.

Les oisiaux, aussi les poissons,
Qui moult sont biaux à regarder,
Savent bien mes regles garder ;
Tous *faonent* à lor usages,
Et font hanneur à lor lignages.
Roman de la Rose.

Nul animal n'étoit du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit: Ma commère,
Un mot sans plus; tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
N'avoient-ils ni père ni mère? —
Ils en avoient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi? —
Moi, me taire! moi malheureuse!
Ah! j'ai perdu mon fils! il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse! —
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner? —
Hélas! c'est le Destin qui me hait. — Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous!
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
Qu'il considère Hécube [1], il rendra grace aux dieux.

[1] Cette reine, après avoir vu périr sous ses yeux Priam son mari, et la plus grande partie de ses enfants, sa ville et son royaume, fut réduite en esclavage.

FABLE XIV.

Les deux Aventuriers et le Talisman[1].

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire[2].
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux :
Ce dieu n'a guère de rivaux ;
J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.
En voici pourtant un, que de vieux talismans
Firent chercher fortune au pays des romans.
Il voyageoit de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau :
« Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
« De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
« Tu n'as qu'à passer ce torrent ;
« Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre
« Que tu verras couché par terre,
« Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont
« Qui menace les cieux de son superbe front. »

[1] *Livre des lumières, ou la Conduite des Roys*, 1644, p. 62 : *Les deux Compagnons.* — *Les Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. I, p. 247-261 : *Les deux Voyageurs.*

[2] Ardua per præceps gloria vadit iter.
Ovid., *Trist.*, 4.

Corneille avoit dit dans Rodogune :

Le ciel par ses travaux veut qu'on monte à la gloire.

L'un des deux chevaliers saigna du nez[1]. Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il... et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser?
Quelle ridicule entreprise!
Le sage l'aura fait par tel art et de guise[2]
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas:
Mais jusqu'au haut du mont! d'une haleine! il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel; à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton.
Propre à mettre au bout d'un bâton:
Auquel cas, où l'honneur[3] d'une telle aventure?
On nous veut attraper dedans cette écriture;
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant:
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.
Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter; et, selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, et puis une cité.

[1] Expression proverbiale, pour dire que l'on manque de résolution par la crainte du danger. Saigner du nez étoit en Orient, pendant la peste, considéré comme un symptôme fâcheux, qui faisoit craindre la mort à ceux qui l'éprouvoient. Voyez Boccace, dans l'introduction du Décaméron.

[2] Et de manière.

[3] C'est-à-dire où sera l'honneur. Ellipse.

Un cri par l'élépbant est aussitôt jeté :
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
Auroit fui : celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette coborte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte ;
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en disoit autant quand on le fit saint père :
(Seroit-ce bien une misère
Que d'être pape ou d'être roi ?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

FABLE XV.

Les Lapins.

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD[1].

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets ; et la Nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :
J'entends les esprits-corps, et pétris de matière.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour[2],
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,

[1] Sur M. le duc de La Rochefoucauld, voyez liv. I, fab. II.

[2] Qualia sublucent fugiente crepuscula Phœbo :
Aut ubi nox abiit, nec tamen orta dies.
Ovid., *Amor.*, I, t. I, p. 341, édit. Burman, in-4°.

Non era notte e non era ancor giorno.
Orlando innamorato, cant. XII, st. 57.

Et, nouveau Jupiter, du haut de cet olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensoit guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, et de thym parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité:
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt; je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnoît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage:
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit[1],
Je laisse à penser quelle fête!

[1] Indépendamment de sa signification ordinaire, le mot *détroit*

Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens [1], de grandeur, et de gloire,
Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère [2]:
Malheur à l'écrivain nouveau!
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon discours;
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guides [3]
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser:
Ainsi ce discours doit cesser.

désignoit, du temps de La Fontaine, une étendue de pays soumise à une juridiction spirituelle ou temporelle. C'est dans ce sens qu'il est employé ici. On dit actuellement *district*.

[1] VAR. Dans les éditions modernes il y a *bien* au singulier; c'est à tort.

[2] La Fontaine a exprimé la même idée en prose dans sa Psyché, liv. II.

[3] Dans les éditions modernes il y a *guide* au singulier. La Fontaine a mis le pluriel, parceque ainsi l'exige la correction de la phrase; la rime demanderoit le singulier. C'est une de ces négligences qui étonnent dans notre poëte.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

FABLE XVI.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre, et le Fils de Roi[1].

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire[2],
Demandoient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avoit assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :

[1] *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. III, p. 320-338 : *Histoire d'Asfendiar.*

[2] Bélisaire étoit un grand capitaine, qui, ayant commandé les armées de l'empereur et perdu les bonnes graces de son maître, tomba dans un tel point de misère qu'il demandoit l'aumône sur les grands chemins*. (*Note de La Fontaine.*)

* Tous les arts semblent avoir conspiré contre l'histoire en consacrant le récit touchant, mais romanesque, des dernières années de Bélisaire, devenu aveugle et demandant l'aumône : il n'en est pas moins prouvé que ce récit est entièrement faux, et qu'il a été inventé long-temps après la mort de ce grand homme. Les faits rapportés par les historiens les plus voisins de son temps y sont contraires : le poete Tzetzès, au douzième siècle, est le plus ancien auteur qui en fasse mention, et lui-même le contredit dans un autre passage de son insipide poëme. Consultez à ce sujet Gibbon's *Hist. of the decl. and fall of the rom. empire*, ch. XLIII, t. VII, p. 408, édit. 1797, in-8°. London.

Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée
Chacun fit de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons: c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un pâtre ainsi parler! Ainsi parler? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connoissances soient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un, c'étoit le marchand, savoit l'arithmétique:
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enseignerai la politique,
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit:
Moi, je sais le blason; j'en veux tenir école:
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole!
Le pâtre dit: Amis, vous parlez bien; mais quoi!
Le mois a trente jours: jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?

Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera.
A ces mots le pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours;
Et, grace aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE ONZIÈME.

FABLE PREMIERE.

Le Lion [1].

Sultan léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine [2],
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son visir le renard,
Vieux routier, et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin;
Son père est mort; que peut-il faire?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au Destin

[1] La fable de Bidpaï intitulée *le jeune Léopard* semble avoir donné l'idée de celle-ci ; celle de l'auteur indien est cependant toute différente. Voyez *Contes et Fables indiennes*, tome I, p. 157.

[2] Par les successions des étrangers, confisquées à son profit en vertu du droit d'aubaine dont il jouissoit comme sultan.

S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.
Le renard dit, branlant la tête :
Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié ;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crûe, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre ;
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis, qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être ; sinon
Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le sultan dormoit lors ; et dedans son domaine
Chacun dormoit aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le lionceau devint [1] vrai lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui ; l'alarme se promène
De toutes parts ; et le visir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide :
Plus ils sont, plus il coûte ; et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,

[1] VAR. *Devient* dans plusieurs exemplaires de l'édition originale avec la date de 1679.

Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton;
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage:
Joignez-y quelque bœuf; choisissez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal; et force états
Voisins du sultan en pâtirent:
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser craître[1].

[1] VAR. *Croître*, dans toutes les éditions modernes. Mais La Fontaine a écrit *craître* pour la rime, en vertu de cette licence poétique dont nous avons déja vu dans notre auteur plusieurs exemples. D'ailleurs on prononce encore *craître* dans plusieurs provinces, et peut-être étoit-ce la prononciation de ce mot la plus usitée à l'époque où notre poëte écrivoit. Nous avons entendu, dans notre jeunesse, plusieurs vieillards prononcer ainsi ce mot.

FABLE II.

Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter[1].

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE[2].

Jupiter eut un fils, qui, se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien : celle du jeune dieu
Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.
En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas! chaque saison.
Flore aux regards riants, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,

[1] VAR. Ce titre n'existe pas dans les éditions originales imprimées du temps de La Fontaine : il se trouve pour la première fois dans l'édition de 1709.

[2] Louis-Auguste de Bourbon, DUC DU MAINE, fils de Louis XIV et de madame de Montespan, et élève de madame de Maintenon. Il naquit à Versailles le 30 mai 1670; et il n'avoit que sept à huit ans lorsque La Fontaine lui adressa cette jolie allégorie, à laquelle il a donné le titre de fable. Le duc du Maine fut légitimé le 29 décembre 1673, et mourut le 14 mai 1736.

Sentiments délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut: bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,
    Que les enfants des autres dieux:
Il sembloit qu'il n'agît que par réminiscence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
    Tant il le fit parfaitement!
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les dieux, et dit: J'ai su conduire,
Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers;
    Mais il est des emplois divers
    Qu'aux nouveaux dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue:
C'est mon sang; tout est plein déja de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.
    Je veux, dit le dieu de la guerre,
    Lui montrer moi-même cet art
    Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.
    Je serai son maître de lyre,
    Dit le blond et docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
    Son maître à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,

Comme hydres renaissants[1] sans cesse dans les cœurs[2] :
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montreroit tout[3].

L'Amour avoit raison. De quoi ne vient à bout
L'esprit joint au desir de plaire!

[1] VAR. *Renaissant*, dans toutes les éditions modernes, excepté celle de Montenault, in-folio (t. IV, p. 48), qui a conservé avec raison la leçon des éditions originales. Voyez à ce sujet la note sur la fable XVI du livre VII.

[2] La Fontaine a répété ce vers dans l'épître à madame de La Sablière :

Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.
Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine, t. I, p. 136.

[3] La Fontaine a plusieurs fois reproduit cette idée, et a dit ailleurs :

Maître ne sais meilleur pour enseigner
Que Cupidon.
Le Muletier.

Je ne connois rhéteur ni maître ès arts
Tel que l'amour.
La Confidente sans le savoir.

Mais nulle part il ne l'a exprimée avec autant de grace et de charme que dans les vers sur Waller, qui sont dans sa lettre à Saint-Évremond.

FABLE III.

Le Fermier, le Chien, et le Renard[1].

Le loup et le renard sont d'étranges voisins !
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à toute heure
Les poules d'un fermier; et, quoique des plus fins,
Il n'avoit pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compère un embarras léger.
Hé quoi! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi!
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours: le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses chapons, sa poulaille[2]; il en a même au croc;
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie!
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard? Je jure les puissances

[1] Abstemius, 149, *de Patrefamilias succensente cani ob gallinas raptas.*

[2] On dit un *poulailler* pour désigner celui qui fait métier de vendre de la volaille; mais je ne connois pas d'autorité plus ancienne que La Fontaine relativement à l'emploi du mot *poulaille*. J. B. Rousseau s'en est servi d'après lui.

De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.
Roulant en son cœur ces vengeances[1],
Il choisit une nuit libérale en pavots :
Chacun étoit plongé dans un profond repos ;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride[2]
Joncha son camp de morts ; on vit presque détruit
L'ost[3] des Grecs ; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente

[1] Talia flammato secum dea corde volutans.
VIRG., *Æneid.*, I, v. 54.

[2] Agamemnon, l'aîné des Atrides ou des petits-fils d'Atrée, ayant enlevé Briséis à Chrysès son père, pontife d'Apollon, le dieu, pour venger l'outrage fait à son ministre, envoya dans le camp des Grecs la peste et la mort. (*Iliad.*, I.)

[3] L'armée. Vieux mot.

Jà ni conviendroit si grand *ost*,
Comme il fist au roi Charlemaigne,

Ajax, à l'ame impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax [1] aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage? —
Que ne l'évitiez-vous? c'eût été plus tôt fait :
Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos?
Ce chien parloit très à propos :
Son raisonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un maître ;
Mais, n'étant que d'un simple chien,

S'il voulsist conquerir l'Allemaigne.
Roman de la Rose, v. 8300.

Ost pour armée est encore en usage en provençal et en languedocien. Voltaire s'est servi de ce mot dans ce vers :

L'*ost* des Anglais de nuit ils traversèrent.

[1] Ajax, après avoir disputé les armes d'Achille sans pouvoir les obtenir, se jeta, dans un accès de rage, sur un troupeau qu'il massacra, croyant y voir les Grecs qui avoient prononcé contre lui.

On trouva qu'il ne valoit rien[1] :
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

[1] Sosie, simple valet, dit dans la pièce d'Amphitryon :

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat;
Ce seroient paroles exquises,
Si c'étoit un grand qui parlât.

MOLIÈRE, *Amphitryon*, acte II, sc. I.

FABLE IV.

Le Songe d'un Habitant du Mogol[1].

Jadis certain Mogol vit en songe un visir
Aux champs élysiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée:
Le même songeur vit en une autre contrée
Un ermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire:
Minos en ces deux morts sembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit: Ne vous étonnez point;
Votre songe a du sens; et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce visir quelquefois cherchoit la solitude;
Cet ermite aux visirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajouter au mot de l'interprète,

[1] Saadi, *Gulistan, ou l'Empire des roses, traduit par André du Ryer, sieur de Malezair;* Paris, chez Antoine de Sommaville, 1634, in-8°, p. 88. Voyez aussi d'Herbelot.

J'inspirerois ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles[1] !
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux[2],
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes[3] !
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris :

[1] Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes;
Flumina amem sylvasque inglorius. O ubi campi,
Spercheosque, et virginibus bacchata lacænis
Taygeta ! O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra !
VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 484-488.

[2] Me vero primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti percussus amore,
Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent,
Defectus solis varios, lunæque labores.
VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 475.

[3] . . . . Conscia fati
Sidera, diversos hominum variantia casus.
Manilius.

Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond, et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

FABLE V.

Le Lion, le Singe, et les deux Anes.

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le singe, maître-ès-arts chez la gent animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci: Grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'état à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre; car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour:
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par-là, votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
Toute espéce, dit le docteur,

Et je commence par la nôtre,
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes;
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus j'argumente très bien
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour-à-tour l'encensoir,
Se louoient tour-à-tour, comme c'est la manière,
J'ouïs que l'un des deux disoit à son confrère:
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme, cet animal si parfait? Il profane
Notre auguste nom, traitant d'âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot:
Il abuse encore d'un mot,
Et traite notre rire et nos discours de braire.
Les humains sont plaisants de prétendre exceller
Par-dessus nous! Non, non; c'est à vous de parler,
A leurs orateurs de se taire:
Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens:
Vous m'entendez, je vous entends;

Il suffit. Et quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est, au prix, novice dans cet art :
Vous surpassez Lambert[1]. L'autre baudet repart :
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés[2],
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyoit faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendroit sur lui.
J'en connois beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeroient entre eux les simples excellences,
S'ils osoient, en des majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que votre majesté gardera le secret.
Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fit voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.

[1] Michel Lambert, musicien célèbre, beau-frère de Lully, maître de musique de la chapelle du roi, né en 1610, et mort en 1696 à quatre-vingt-six ans, plus connu aujourd'hui par deux vers de Boileau et par cet hémistiche de La Fontaine, que par ses œuvres in-folio gravées en 1686 et en 1689.

[2] Ce Huet et Sagon se jouent;
Par écrit l'un l'autre se louent,
Et semblent (tant ils s'entre-flattent)
Deux vieux ânes qui s'entre-*grattent*.
MAROT, *Epîtres*, LVI, t. II, p. 195, édit. 1731, in-12.

L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat ;
Et notre maître-ès-arts, qui n'étoit pas un fat[1],
Regardoit ce lion comme un terrible sire.

[1] Un insensé, un homme sans jugement. C'est le *fatuus* des Latins. Ce mot ne se prend plus guère dans ce sens.

FABLE VI.

Le Loup et le Renard[1].

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en sait plus; et j'oserois peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits: l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisoient le liquide élément:
Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenoit suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,

[1] REGNERII, *Apologi Phædrii*; Divione, 1643, pars I, p. 24, fab. XVIII: *Vulpes et Lupus*.

Et voyant sa perte prochaine :
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire ?
Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vînt au puits.
Le temps, qui toujours marche, avoit pendant deux nuits
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire renard étoit désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par-là. L'autre dit : Camarade,
Je vous veux régaler : voyez-vous cet objet ?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait :
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure ;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire :
Il descend ; et son poids emportant l'autre part,
Reguinde [1] en haut maître renard.

[1] Terme de fauconnerie. « *Reguinder* se dit de l'oiseau qui fait « une nouvelle pointe au-dessus des nues, c'est-à-dire qui s'élève « en haut par un nouvel effort. » Langlois, *Dictionnaire des chasses*, 1739, in-12, p. 165.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il desire[1].

[1] Prona venit cupidis in sua vota fides.
OVID. *Art. am.*, III, v. 674.

FABLE VII.

Le Paysan du Danube[1].

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance:
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle[2]
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connoît les premiers: quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché:
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,

[1] Cassandre, *Parallèles historiques*, 1680, in-12, p. 433-470: *Le Paysan du Danube*.—Guevarra, *el relox de principi*.—*L'Horloge des princes*, traduit du castillan en françois par R. B. de Grise; Lyon, 1575, liv. III, ch. III, p. 386-398. Le livre de Cassandre parut d'abord en 1676, deux ans avant la publication de cette quatrième partie des fables de notre auteur.

[2] Il n'y a rien qui soit relatif à cet apologue dans ce qui nous reste de Marc-Aurèle: c'est une fiction de Guevarra, qui a cru devoir attribuer ce récit à cet empereur.

Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portoit sayon [1] de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'étoit point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
Romains, et vous sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister :
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin nous que punit la romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,

[1] Mot dérivé de *sagum*, sorte de manteau court qui chez les Romains remplaçoit la toge en temps de guerre. La *saye* ou le *sayon* des Gaulois avoit des manches. On trouve encore le mot *sayon* dans le dictionnaire de Nicot, et dans la traduction de cet apologue par R. B. de Grise. L'emploi du mot *saye* ou *sayon* pour manteau subsista long-temps; et Marot a dit dans son épître au roi :

Bref, le vilain ne s'en voulut aller
Pour si petit; mais encore il me hape
Saye et bonnets, chausses, pourpoints, et cape.
Marot, *Épitres*, xxviii, t. II, p. 94, édit. 1731, in-12.

Éginhard nous dit que Charlemagne étoit vêtu d'un *sayon* de Venise, *sago Veneto amictus*.

L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère;
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs; et nos mains
Étoient propres aux arts, ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage:
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auroient la puissance,
Et sauroient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
Nous laissons nos chères compagnes ;
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déja nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice ;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner ; c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots, il se couche ; et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.

On le créa patrice [1] ; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
D'autres préteurs ; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

[1] C'est-à-dire on le fit noble ou patricien; car la dignité de patrice est postérieure à Marc-Aurèle, et fut créée par Constantin. Mais on trouve dans Suétone le mot *patriciatus*.

FABLE VIII.

Le Vieillard et les trois jeunes Hommes[1].

Un octogénaire plantoit.
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage:
Assurément il radotoit.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir[2]?
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous[3]?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir et les vastes pensées[4];
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il[5] ne convient pas à vous-mêmes,

[1] Abstemius, 167, *de Viro decrepito arbores inserente.*

[2] . . . . Quem fructum capis
Hoc ex labore, quodve tantum est præmium?
PHÆDR., IV, 19, v. 8.

[3] Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa?
HORAT., *Carm.*, II, 16, v. 17.

[4] . . . . Et spatio brevi
Spem longam reseces.
HORAT., *Carm.*, I, 11, v. 6.

[5] Selon un très habile grammairien et savant helléniste, cet

Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage[1] :
    Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
    Je puis enfin compter l'aurore
    Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,

emploi du *il* n'est pas régulier, et *il* ne se construit qu'en rapport avec un nom de personne. (Voyez l'édition 1825, in-8°, du *Télémaque*, publiée par Lefèvre, t. I, p. 99.) Je doute de l'exactitude de cette remarque. Le vieux Nicot, dans son dictionnaire, p. 346, dit: « *Il* est non seulement pronom démonstratif, mais « aussi une partie explétive du discours, et l'on dit *il est ainsi*, « pour *cela est ainsi*. » L'annotateur du Télémaque cite lui-même plusieurs exemples semblables à celui de La Fontaine, dans Corneille, Fénelon, Huet et Marmontel.

[1] Insere, Daphne, pyros; carpent tua poma nepotes.
VIRG.

Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter;
Et, pleurés du vieillard[1], il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

[1] Tournure elliptique, pour dire: *Ils furent pleurés du vieillard, et il grava*, etc.

FABLE IX.

Les Souris et le Chat-Huant.

Il ne faut jamais dire aux gens :
Écoutez un bon mot, oyez [1] une merveille.
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté :
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos [2] prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
Logeoient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé,
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnoit : il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux souris le compagnon chassa :

[1] Écoutez.

[2] Atropos étoit considérée comme la plus féroce des trois Parques ; et la rencontre d'une chouette et d'un hibou étoit d'un augure sinistre.

Les premières qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite; et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout manger à-la-fois, l'impossibilité
S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre:
Elle alloit jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien s'obstine
A traiter ce hibou de montre et de machine!
Quel ressort lui pouvoit donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue[1]?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit:
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit;
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout! il est impossible. Et puis pour le besoin
N'en dois-je point garder? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment? Otons-lui les pieds. Or, trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite!

[1] C'est-à-dire renfermé pour être engraissé. Le mot *mue* servoit à désigner une grande cage pour engraisser les volailles. La même expression se retrouve dans le conte ayant pour titre *Richard Minutolo*.

Quel autre art de penser Aristote et sa suite[1]
Enseignent-ils, par votre foi?

Ceci n'est point une fable; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée[2]. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci: mais ces exagérations sont permises à la poésie, sur-tout dans la manière d'écrire dont je me sers.

[1] La Fontaine fait ici allusion à *l'Art de penser* composé par MM. de Port-Royal Nicole et Arnauld.

[2] Il y a lieu de présumser que ce fait a été ou mal observé, ou exagéré. Voyez à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, in-8°, 3e édit., p. 279.

ÉPILOGUE[1].

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisoit en langue des dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntants[2] la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faisois servir d'acteurs en mon ouvrage:
Car tout parle dans l'univers;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin[3]:

[1] Cet épilogue termina pendant long-temps le recueil entier des fables de notre poëte. Ce ne fut que quinze ans après sa première publication, et en 1694, qu'il donna sa dernière et cinquième partie, dont depuis on a formé le douzième livre de ses fables.

[2] Var. Dans les éditions modernes *empruntant;* mais cette règle de l'indéclinabilité du participe, aujourd'hui invariable, n'existoit pas lorsque La Fontaine écrivoit ses fables, ou plutôt l'usage contraire prévaloit.

[3] Nul ne sera tenté de contester la louange que se donne ici notre fabuliste: personne n'avoit gardé la mémoire de Marie de France, de Philibert Hégemont, d'Étienne Perrot, de Guillaume de Saint-Didier, de Jean Baudouin, de Jean Nostradamus, de Gilles Corrozet, de Pierre Millot, de Guillaume Haudent, de Julien,

D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neufs sœurs, achevez l'entreprise:
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise;
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper:
Pendant le doux emploi de ma muse innocente [1],
Louis dompte l'Europe; et, d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du Temps et de la Parque [2].

qui chez les modernes avoient composé des fables, ou traduit celles d'Ésope avant La Fontaine.

[1] Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus, Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphraten bello, victorque volentes
Per populos dat jura viamque affectat Olympo.
VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 559.

[2] Après des campagnes brillantes, Louis XIV avoit dicté à Nimègue les conditions de la paix auxquelles l'Europe se soumit; et ce fut l'année d'après qui suivit la publication de cette quatrième partie des fables de notre poëte, c'est-à-dire en 1680, que les étrangers eux-mêmes commencèrent à donner à Louis XIV le surnom de GRAND.

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE[1].

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat[2]; tout cela, joint

[1] Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, élève de Fénelon, naquit à Versailles, le 6 août 1682, et mourut le 18 février 1712. Il avoit douze ans lorsque La Fontaine, dont il goûtoit les productions, et dont il fut le bienfaiteur, lui dédia ce dernier livre de ses fables. Voyez à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, 3e édit., p. 325 et 568.

[2] Ceci n'étoit point une exagération *ni* une flatterie: à onze ans le duc de Bourgogne avoit lu Tite-Live tout entier en latin; il avoit traduit les *Commentaires de César*, et commencé une traduction de Tacite.

au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage[1] dont l'original a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse: elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déja celle de connoître toutes les régles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets: les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus: vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en orateurs et en poëtes, vous vous connoîtrez encore mieux quel-

[1] On voit par ces mots que La Fontaine présenta au jeune prince un exemplaire de ses fables.

que jour en bons politiques et en bons généraux d'armée; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin[1]. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie: quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourroit dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres[2]. Ce sont des sujets au-

[1] La Fontaine étoit alors âgé de soixante-treize ans.

[2] Luxembourg avoit été vainqueur à Fleurus, à Nervinde, à Steinkerke; Catinat à Staffarde et à Marsailles. L'armée royale avoit pris Mons, Namur, et Charleroy. Louis XIV offrit la paix, mais à des conditions trop dures, et qui ne furent point acceptées.

dessus de nos paroles: je les laisse à de meillieures plumes que la mienne; et suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,
DE LA FONTAINE.

LIVRE DOUZIÈME.

FABLE PREMIÈRE[1].

Les Compagnons d'Ulysse[2].

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, l'unique objet du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse;
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant:
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.
Le héros[3] dont il tient des qualités si belles
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant:

[1] Cette fable fut d'abord imprimée dans le *Mercure galant*, décembre, 1690, p. 114.

[2] Plutarque: *Que les bêtes usent de la raison en forme de devis*; dialogue entre *Ulysse*, *Circé*, *Gryllus*, traduct. d'Amyot, t. XVI, p. 363; ou t. IV des *Œuvres morales*. — Machiavelli, *Asino d'oro*, t. V, p. 361. — Giovan Battista Gello, *la Circe*. Cet ouvrage a été traduit en françois par le seigneur Du Parc, Champenois. A Lyon, 1550, in-8°.

[3] Louis de Bourbon, dauphin, fils de Louis XIV, et père du duc de Bourgogne, auquel cette fable est dédiée.

Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.
Quelque dieu le retient: c'est notre souverain,
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin[1].
Cette rapidité fut alors nécessaire;
Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire[2].
Je m'en tais: aussi bien les Ris et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de dieux votre cour se compose:
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout:
Le sens et la raison y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents et peu circonspects,
S'abandonnèrent à des charmes
Qui métamorphosoient en bêtes les humains.

[1] Dans la campagne de 1688, l'armée commandée par le dauphin et le maréchal de Duras s'empara, du 25 octobre au 18 novembre, de Heidelberg, de Mayence, de Philisbourg, de Manheim, de Spire, de Worms, d'Oppenheim, de Frankendal, et de Trèves.

[2] Ceci nous prouve que cette fable a dû être composée vers la fin de l'année 1690. Le dauphin, ayant avec lui le maréchal de Lorges, commandoit alors l'armée sur le Rhin. Cette armée, après avoir passé le fleuve, eut ordre de se reployer sur la France sans avoir vu l'ennemi et trouvé l'occasion de se battre. Les faits mémorables de cette campagne se passèrent en Italie et dans les Pays-Bas. Le dauphin quitta l'armée le 30 septembre 1690, et revint à Fontainebleau, où la cour se trouvoit alors. Voyez le *Journal de Dangeau*, t. I, p. 335, 349, et 353.

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
Erroient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé, tenoit alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison;
Quelques moments après leur corps et leur visage
Prennent l'air et les traits d'animaux différents:
Les voilà devenus ours, lions, éléphants;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme:
Il s'en vit de petits; EXEMPLUM, UT TALPA [1].
Le seul Ulysse en échappa;
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignoit à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse

[1] La Fontaine n'a pas dédaigné d'imiter ici la bouffonnerie de Scarron :

Et sur-tout le Seigneur vous garde
D'être donateurs entre vifs;
Car les donataires sont juifs:
Sitôt que la sottise est faite,
Le trépas du sot on souhaite;
Et s'il ne meurt, c'est un larron,
Exemplum, ut Paulus Scarron.

OEuvres de Scarron, t. VIII, p. 131, ép. à M. Fourreau.

Prit un autre poison peu différent du sien [1].
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame :
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture :
Il obtint qu'on rendroit à ses [2] Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court, et dit : L'empoisonneuse coupe
A son remède encore ; et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déja la parole.
Le lion dit, pensant rugir :
Je n'ai pas la tête si folle ;
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !
J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque.
Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque !
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse du lion court à l'ours : Eh! mon frère,
Comme te voilà fait! je t'ai vu si joli!
Ah! vraiment nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière :

[1] L'amour, qui produit le même effet que le poison dont usoit Circé, puisqu'il fait perdre aussi la raison.

[2] VAR. Dans l'édition originale on lit *à ces*; mais je crois qu'on doit considérer cette variante comme une faute d'impression.

Comme me voilà fait! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.
Te déplais-je? va-t'en; suis ta route, et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse;
Et te dis tout net et tout plat:
Je ne veux point changer d'état.
Le prince grec au loup va proposer l'affaire;
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus:
Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie:
Tu menois une honnête vie.
Quitte ces bois, et redevien[1],
Au lieu de loup, homme de bien.
En est-il? dit le loup: pour moi, je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière;
Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étois homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous:
Ne vous êtes vous pas l'un à l'autre des loups?

[1] Pour redeviens. L'*s* est retranché par licence poétique, et pour la rime. Racine en a usé de même, *Phèdre*, act. II, sc. IV.

Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce ;
Chacun d'eux fit même réponse[1],
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'étoit[2] leurs délices suprêmes :
Tous renonçoient au lôs[3] des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir suivants leurs passions,
Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :

[1] VAR. La Fontaine a écrit *réponce* pour rimer aux yeux comme aux oreilles, et par licence poétique.

[2] VAR. *C'étoient*, dans beaucoup d'éditions modernes, mais non pas dans les éditions de Didot et de Montenault, in-folio, ni dans celle de Barbou, in-12. Un des commentateurs de notre poëte a cru qu'ici le verbe au singulier étoit une faute d'impression. La règle, qui veut que le verbe précédé de plusieurs sujets qui s'y rapportent soit mis au pluriel, n'étoit pas clairement établie du temps de La Fontaine.

[3] Louange, du mot latin *laus*.

Car bien peu sert la poésie gente,
Si bien et *lôs* on n'en veult attirer.
MAROT, *Epîtres*, 2, t. II, p. 10.

Ménage regrettoit que ce mot eût vieilli, et desiroit qu'on le remît en honneur. Il n'a pas tenu à notre poëte qu'il n'en fût ainsi ; car il s'en est servi plusieurs fois.

C'étoit sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :
Ils ont force pareils en ce bas uuivers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine [1].

[1] VAR. Dans le *Mercure galant*, après ce vers, la fable se termine par les suivants, que l'auteur a retranchés dans son édition de 1694.

Vous raisonnez sur tout; les Ris et les Amours
Tiennent souvent chez vous de solides discours :
Je leur veux proposer bientôt une matière
Noble, d'un très grand art, convenable aux héros,
C'est la louange; ses propos
Sont faits pour occuper votre ame tout entière.

FABLE II.

Le Chat et les deux Moineaux[1].

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau:
La cage et le panier avoient mêmes pénates.
Le chat étoit souvent agacé par l'oiseau:
L'un s'escrimoit du bec; l'autre jouoit des pattes.
Ce dernier toutefois épargnoit son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi:
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le passereau, moins circonspec[2],
Lui donnoit force coups de bec.
En sage et discréte personne,

[1] Au sujet de cette fable, on a cité à tort la fable XXXIV de Furetière (p. 149), intitulée *du Chien et du Chat*: elle n'a qu'un rapport très éloigné avec celle de La Fontaine. M. Solvet indique encore comme une des sources où notre fabuliste a puisé son sujet, Baïf, *Mimes et enseignements*.

[2] VAR. *Circonspect*, dans les éditions modernes, et même dans les exemplaires réimprimés de l'édition de 1694; mais La Fontaine, par licence poétique et pour la rime, a eu soin de retrancher le *t* dans l'édition originale.

Maître chat excusoit ces jeux :
Entre amis, il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit :
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton,
Entre les deux oiseaux il arriva querelle;
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami!
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre!
Non, de par tous les chats! Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat!
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse :
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

FABLE III[1].

Du Thésauriseur et du Singe[2].

Un homme accumuloit. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeoit que ducats et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles[3].
Pour sûreté de son trésor,
Notre avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassoit toujours:
Il passoit les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche;
Car il trouvoit toujours[4] du mécompte à son fait.
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,

[1] Cette fable a été imprimée depuis, comme inédite, dans les *OEuvres posthumes de La Fontaine*, p. 268, d'après une première copie.

[2] Tristan l'ermite, *le Page disgracié*, 2e part., ch. XLI. Paris, 1667, in-12, *Histoire d'un Singe qu'on appeloit maître Robert.*

[3] La Fontaine a déja dit:

Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire.
Liv. X, fab. v.

[4] VAR. Souvent: *OEuvres posthumes*, p. 269.

Jetoit quelque doublon[1] toujours par la fenêtre,
 Et rendoit le compte imparfait:
 La chambre, bien cadenassée,
Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour dom Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir.
 Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sais bonnement auxquels[2] donner le prix:
Dom Bertrand gagneroit près de certains esprits;
Les raisons en seroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau, tantôt quelque doublon,
 Un jacobus, un ducaton,
 Et puis quelque noble à la rose[3];
Éprouvoit son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
 Par les humains sur toute chose.

[1] VAR. *Quelques doublons* au pluriel dans les éditions modernes, contraires en cela à celle de 1694.

[2] VAR. Toutes les éditions modernes ont substitué à tort le mot *auquel* à *auxquels*, que porte l'édition originale.

[3] Le *ducaton* étoit une monnoie d'argent valant un peu plus d'un écu. Le *noble à la rose* et le *jacobus* étoient deux monnoies d'or d'Angleterre, la première équivalant à la guinée, la dernière valant environ un septième de plus. Il existoit encore beaucoup de ces monnoies du temps de Louis XIV, et leur valeur comparative étoit réglée par une ordonnance du roi. Voyez l'*Évaluation et tarif des espèces d'or et d'argent*, fait et arrêté le deuxième de mai 1679. Rouen, in-8° de quatorze pages.

S'il n'avoit entendu son compteur à la fin
    Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auroient tous pris le même chemin,
    Et couru la même aventure [1];
Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint et maint financier
    Qui n'en fait pas meilleur usage!

[1] VAR. Dans les *OEuvres posthumes*, p. 270, au lieu des dix vers qui précèdent, on trouve ceux-ci:

Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
    S'il n'eût ouï l'homme rentrer,
    Eût jeté, sans considérer
L'estime que l'on fait des biens de cette espèce,
Tous ces beaux ducats pièce à pièce;
Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier, etc.

FABLE IV[1].

Les deux Chèvres[2].

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune: elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains:
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices[3],
C'est où ces dames vont promener leurs caprices[4].
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.

[1] Imprimée depuis, comme inédite, dans les *OEuvres posthumes*, p. 270, d'après une copie imparfaite.

[2] Le duc de Bourgogne, *thèmes*. Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, n° 8511, fol. 62. Ce thème est imprimé dans Robert, *Fables inédites*, t. II, p. 329: *Duæ Capellæ*.

[3] Dumosa pendere procul de rupe videbo.
VIRG., *Eclog.*, I, v. 76.

[4] VAR. Dans les *OEuvres posthumes*, cette fable commence ainsi:

Les chèvres ont une propriété,
C'est qu'ayant fort long-temps brouté,
Elles prennent l'essor, et s'en vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Inaccessibles aux humains.
Est-il quelque lieu sans chemins,
Quelque rocher ou mont pendant en précipices,
Mesdames s'en vont là promener leurs caprices, etc.

Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part:
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard [1].
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auroient passé de front
Sur ce pont:
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur ces amazones [2].
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis-le-Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence [3].
Ainsi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,

[1] Var. *OEuvres posthumes :*

Quittèrent certain pré. Chacune de sa part
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard

[2] Var. *OEuvres posthumes :* nos amazones.

[3] C'est l'*île des Faisans*, formée par la rivière Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne, entre Fontarabie et Andaye. C'est là que se tinrent les conférences pour la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV; et on donna, par cette raison, à cette île le nom d'*île de la Conférence*. En 1722 on y fit aussi l'échange de Marie-Anne-Victoire, infante d'Espagne, accordée à Louis XV, et de mademoiselle de Montpensier, accordée au prince des Asturies. Le roi de France avoit fait bâtir dans cette île, sur pilotis, un château de bois, peint en dehors, et magnifiquement meublé. Voyez

Vers [1] le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galatée;
Et l'autre, la chèvre Amalthée [2],
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chute fut commune :
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

le *Journal d'un voyage en Espagne, avec le plan de l'île de la Conférence*, 1722, in-12, p. 79.

[1] VAR. *OEuvres posthumes:* Sur.

[2] VAR. *OEuvres posthumes:*

L'une à l'autre céder, ayant pour devancières,
L'une certaine chèvre au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galatée.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avoit demandé à M. de La Fontaine une fable
qui fût nommée *le Chat et la Souris* [1].

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
Le chat et la souris?

Dois-je représenter dans ces vers une belle,
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
Comme le chat de la souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient mieux : et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,

[1] Conférez, dans la Satire Menippée, la harangue de M. d'Aubrai

Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissants, quand il lui plait, se joue
Comme le chat de la souris [1]?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; et, si je ne m'abuse,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits:
Le jeune prince alors se joueroit de ma muse
Comme le chat de la souris.

FABLE V [2].

Le vieux Chat et la jeune Souris [3].

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis.
Laissez-moi vivre: une souris
De ma taille et de ma dépense

[1] « Dedans ce retz vous attirastes le bonhomme monsieur le car-« dinal de Bourbon... pour en faire de luy comme le chat de la « soury. C'est-à-dire après vous en estre joué de le manger. » (Satire Menippée, *Harangue de M. d'Aubray.*)

[2] Publiée depuis comme inédite, sans le prologue, dans les *OEuvres posthumes*, 1696, in-12, p. 218.

[3] Abstemius, 151, *de Vulpe Gallinam incubantem occidere volente.*

Est-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je [1], à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde?
D'un grain de blé je me nourris:
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre; attendez quelque temps:
Réservez ce repas à messieurs vos enfants.
Ainsi parloit au chat la souris attrapée.
L'autre lui dit: Tu t'es trompée:
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner! cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,
Haranguer les sœurs filandières:
Mes enfants trouveront assez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma fable
Voici le sens moral qui peut y convenir:

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir:
La vieillesse est impitoyable.

[1] Var. *OEuvres posthumes:* Affamerai-je.

FABLE VI.

Le Cerf malade[1].

En pays plein de cerfs, un cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
Eh ! messieurs, laissez-moi mourir :
Permettez qu'en forme commune
La parque m'expédie ; et finissez vos pleurs.
Point du tout : les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
Quand il plut à Dieu s'en allèrent :
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire[2] :
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit à la fin
A jeûuer et mourir de faim.

[1] Desmays, *l'Ésope françois*, 1677, part. II, fab. v, p. 42. Lokman, fab. III : *La gazelle*, p. 45 de la traduction de M. Marcel, 1803, in-18.

[2] Phrase proverbiale, pour dire : Il n'eut plus rien à manger.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'ame !
O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

FABLE VII.

La Chauve-Souris, le Buisson, et le Canard[1].

Le buisson, le canard, et la chauve-souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agents
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise et de recette.
Tout alloit bien; quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet très difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins.
Notre trio poussa maint regret inutile;
Ou plutôt il n'en poussa point:
Le plus petit marchand est savant sur ce point:
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avoient soufferte
Ne put se réparer: le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,

[1] Æsop., 124, 42, *Vespertilio, Rubus et Mergus.*

Prêts à porter le bonnet vert [1].
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal, et les gros intérêts,
Et les sergents, et les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour,
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochoit les passants à tous coups.
Messieurs, leur disoit-il, de grace, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises.
Le plongeon sous les eaux s'en alloit les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osoit plus approcher
Pendant le jour nulle demeure:
Suivi de sergents à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

[1] C'est-à-dire prêts à se laisser revêtir du bonnet vert pour éviter la prison. Boileau a dit:

> On que d'un *bonnet vert* le salutaire affront
> Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.
> Satire I, v. 15.

Sur quoi Boileau a lui-même fait cette remarque: « Du temps que « cette satire fut faite, un débiteur insolvable pouvoit sortir de « prison en faisant *cession*, c'est-à-dire en souffrant qu'on lui mit « en pleine rue un bonnet vert sur le front. » Cette coutume, si peu conforme à nos mœurs, d'échapper au châtiment par la honte, nous étoit venue d'Italie dans le seizième siècle. Voyez Pasquier, *Recherches*, liv. IV, ch. x.

Je connois maint detteur[1], qui n'est ni souris-chauve,
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.

[1] On disoit autrefois *debteur* ou *detteur*, au lieu de *débiteur*. Un commentateur de notre poëte a eu tort d'avancer que ce mot étoit de l'invention de Rabelais : jusqu'au commencement du dix-septième siècle on n'en connoissoit pas d'autre pour exprimer le mot *debitor* des Latins. Dans Nicot (*Thrésor de la langue françoyse*, 1606, in-folio, p. 178), on trouve *debteur*, et on ne trouve pas *débiteur;* mais ce dernier mot fut peu de temps après substitué à l'autre, qui se trouva en quelque sorte proscrit par une décision de Vaugelas. (Voyez *Remarques sur la langue françoise*, t. I, p. 939, édit. 1687, in-8°, au mot *detteur.*) Ce changement a été une perte pour la langue, puisqu'on n'a plus eu qu'un seul et même mot pour exprimer deux choses différentes, et qui n'ont point de rapport entre elles. On dit *dettier* en Normandie.

FABLE VIII[1].

La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris[2].

La discorde a toujours régné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers :
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments :
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire[3].
Outre ces quatre potentats[4],

[1] Cette fable a depuis été publiée, sur une autre copie, dans les *OEuvres posthumes de La Fontaine*, p. 225.

[2] Guill. Haudent, *trois cent soixante et six Apologues d'Ésope, etc., traduits nouvellement en rithme françoyse*, 1547, in-16, fab. LXI; réimprimées dans Robert, *Fables inédites*, p. CLXXXIX de l'introduction, *de la Guerre des Chiens, des Chats, et des Souris*. Cette fable n'est pas dans Ésope, et paroît être de l'invention de Guill. Haudent.

[3] VAR. Dans les *OEuvres posthumes*, cette fable commence ainsi :

La Discorde, aux yeux de travers,
Reine du monde sublunaire,
Rit de voir que notre univers
Est devenu son tributaire.
Commençons par les éléments :
Vous trouverez qu'à tous moments
Ils sont appointés contraire.

[4] L'eau, l'air, la terre, et le feu.

Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle!
Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entre eux comme cousins.
Cette union [1] si douce, et presque fraternelle,
Édifioit tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avoit une chienne en gésine [2].
Quoi qu'il en soit, cet altercas [3]
Mit en combustion la salle et la cuisine:
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.
On fit un règlement dont les chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat disoit qu'il falloit bel et bien

[1] VAR. *OEuvres posthumes:* Une union.

[2] Vieux mot, encore usité au palais: il signifie l'état d'une femme en couche, et il s'appliquoit aussi aux animaux. Rabelais a dit: « Les « truies, en *leur gésine*, ne sont nourries que de fleurs d'orangers. » *Pantagruel*, liv. IV, ch. VII.

[3] Vieux mot, pour altercation.

Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent
Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent.
Les souris enfin les mangèrent.
Autre procès nouveau. Le peuple souriquois
En pâtit: maint vieux chat, fin, subtil, et narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé[1]: c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit[2], et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais[3], c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles[4].

[1] « Toutes choses corporelles ou spirituelles ont chacune leurs « contraires ou leurs sympathisantes. »

L'Astrée, première partie.

[2] La Fontaine a déja dit:

Dieu fait bien ce qu'il fait.
Liv. IX, fab. IV: *Le Gland et la Citrouille.*

[3] VAR. *OEuvres posthumes:* Ce que j'ai toujours vu...

[4] Coste explique ce mot de la manière suivante: « Terme plai-« sant et burlesque emprunté des Italiens, qui l'ont inventé pour « désigner un maître d'école, qui, pour se rendre plus vénérable « à ses écoliers, porte une longue barbe, *barbam colit.* » Cette

explication a été répétée par tous les commentateurs de notre poëte. On peut douter qu'elle soit exacte. Le mot *barbacole*, ou aucun autre semblable, ne se trouve point dans le grand dictionnaire de la langue italienne d'Alberti. Je soupçonne que La Fontaine fait ici allusion à quelque conte ou à quelque historiette qui de son temps étoit populaire.

FABLE IX.

Le Loup et le Renard [1].

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état?
Tel voudroit bien être soldat
A qui le soldat porte envie [2].

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Eh! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince [3] en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs

[1] Le duc de Bourgogne, *Thèmes* (manuscrits de la Bibliothèque du Roi, n° 8511, fol. 30); imprimé dans Robert, *Fables inédites*, t. II, p. 340: *Vulpes pœnitens.*

[2] Qui fit, Mæcenas, ut nemo, quam sibi sortem
Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illa
Contentus vivat.

HORAT., lib. I, sat. I.

[3] Le duc de Bourgogne.

Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose [1].

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poëte
Ni tous ni si bien exprimés :
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,
C'est mon talent; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète,
Cependant je lis dans les cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères :
Et ce temps-ci n'en produit guères.
Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : Notre cher, pour tout mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'est une viande qui me lasse.

[1] . . . . Operosa, parvus,
Carmina fingo.
HORAT., *Carm.*, IV, 2.

Tu fais meilleure chère avec moins de hasard
J'approche des maisons; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grace;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras:
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le loup: il m'est mort un mien frère;
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint; et le loup dit: Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le renard, ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien;
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville:
Mères, brus, et vieillards, au temple couroient tous.
L'ost[1] du peuple[2] bêlant crut voir cinquante loups:
Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.

[1] L'armée.

[2] VAR. *Édit. de* 1694: L'ost au peuple bêlant. Mais cette leçon, qui se reproduit dans quelques unes des premières éditions, a été avec raison, ce nous semble, considérée par les éditeurs modernes comme une simple faute d'impression.

Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer est une illusion :
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet :
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue, et la morale.

FABLE X.

L'Écrevisse et sa Fille[1].

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :
Je pourrois l'appliquer à certain conquérant
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
Louis et le Destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disoit :
Comme tu vas, bon dieu! ne peux-tu marcher droit?

[1] Æsop., 205, *Cancer et Mater.* Aphton., XI, *fabula cancri, monens ne suadeantur impossibilia.*

Et comme vous allez vous-même! dit la fille:
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu?

Elle avoit raison: la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout[1]; fait des sages, des sots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens; la méthode en est bonne,
Sur-tout au métier de Bellone:
Mais il faut le faire à propos.

[1] Sic natura jubet: velocius et citius nos
Corrumpunt vitiorum exempla domestica...
JUVENAL., sat. XIV, v. 31.

FABLE XI.

L'Aigle et la Pie[1].

L'aigle, reine des airs, avec Margot[2] la pie,
Différentes d'humeur, de langage, et d'esprit,
Et d'habit,
Traversoient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agace[3] eut peur; mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit: Allons de compagnie;
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.
Caquet-bon-bec[4] alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,

[1] Abstemius, 26, *de Aquila et Pica.*

[2] Ce surnom, pour désigner la pie, est d'un usage populaire: notre poëte l'a-t-il emprunté du peuple, ou l'a-t-il introduit parmi lui? C'est ce que nous ne pouvons décider.

[3] Vieux mot, pour désigner la *pie*. On le trouve dans Nicot. On dit encore en Picardie *agache*, et en provençal *agasso*. La Fontaine écrit *agasse* dans son édition.

[4] Cette expression vraiment comique est de la création de notre poëte. Elle a réussi.

Disant le bien, le mal[1], à travers champs, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savoit notre agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colère:
Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, ma mie[2]: adieu; je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour:
C'est un fort méchant caractère.
Margot ne demandoit pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux:
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux:
Quoiqu'ainsi que la pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses[3].

[1] Dicenda, tacenda, locutus.
HORAT., lib. I, epist. VII.

[2] VAR. Dans les éditions modernes, *m'amie;* mais *mie* est un mot fréquemment employé par nos vieux auteurs, et qui signifie bonne, maîtresse, amie.

[3] La pie est de couleur noire, et a la poitrine et les côtés blancs.

FABLE XII.

Le Milan, le Roi, et le Chasseur[1].

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI[2].

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance[3] :
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par-là moins héros que vous.

[1] La Fontaine cite lui-même Bidpaï comme l'auteur qui lui a fourni son sujet; mais nous n'avons point trouvé cette fable dans Bidpaï; et la fable de l'auteur indien (t. II, p. 250), que cite à ce sujet un des commentateurs de notre poëte, n'a presque pas de rapport avec celle-ci. Remarquons aussi que La Fontaine a dit, dans la première version de cette fable, qu'ont adoptée quelques éditeurs, qu'il changeoit tout à son original.

[2] François-Louis, prince de La Roche-sur-Yon et de Conti, né à Paris en 1664, et mort le 22 février 1709, l'un des amis et des protecteurs de notre poëte. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*.

[3] La Fontaine a exprimé la même idée dans son élégie pour Fouquet, et a dit, en parlant de Louis XIV :

Du titre de clément rendez-le ambitieux ;
C'est par-là que les rois sont semblables aux dieux.

Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes :
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas [1].
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux :
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous [2].
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées !
Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.
J'en prends ses charmes pour témoins ;
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de son esprit ses graces assaisonne :
Le ciel joignit en sa personne

[1] Montaigne a dit : « Les grands me donnent prou s'ils ne « m'ostent rien, et me font assez de bien quand ils ne me font pas « de mal. »

[2] Ces vers et ceux qui suivent prouvent que cette fable fut composée lors du mariage du prince de Conti avec Marie Thérèse de Bourbon, célébré le 29 juin 1688. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine.*

Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer :
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie ;
Je me tais donc, et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie [1].

Un milan, de son nid antique possesseur,
Étant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnoit prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,

[1] VAR. Après ce vers dans l'édition de Londres de 1708, dans celles de Paris, in-4°, 1726, et in-8°, 1729, dans l'édition d'Amsterdam de 1727, dans celles de Hambourg de 1731 et 1733, on lit les vers suivants, que l'auteur a retranchés :

Je change un peu la chose. Un peu? J'y change tout :
La critique en cela va me pousser à bout ;
Car c'est une étrange femelle :
Rien ne nous sert d'entrer en raison avec elle.
Elle va m'alléguer que tout fait est sacré :
Je n'en disconviens pas, et me sais pourtant gré
D'altérer celui-ci. C'est à cette licence
Que je dois l'acte de clémence
Par qui je donne aux rois des leçons de bonté ;
Tous ne ressemblent pas au nôtre.
Le monde est un marchand mêlé ;
L'on y voit de l'un et de l'autre.
Ici-bas le beau et le bon
Ne sont estimés tels que par comparaison.
LOUIS seul est incomparable :
Je ne lui donne pas un éloge affecté ;
L'on sait que j'ai toujours entremêlé la fable
De quelque trait de vérité.
Revenons à l'oiseau, le fait est mémorable.

Si ce conte n'est apocryphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de sa majesté. —
Quoi! sur le nez du roi? — Du roi même en personne. —
Il n'avoit donc alors ni sceptre ni couronne? —
Quand il en auroit eu, c'auroit été tout un:
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Seroit se consumer en efforts impuissants.
Le roi n'éclata point: les cris sont indécents
A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste: on ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre [1], et le poing [2], mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicheroit là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
Il quitte enfin le roi, qui dit: Laissez aller
Ce milan, et celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,

[1] Terme de fauconnerie. Le *leurre* est un morceau de cuir rouge, façonné en forme d'oiseau, auquel on attache de quoi manger, et dont les fauconniers se servent pour rappeler les oiseaux de fauconnerie lorsqu'ils ne viennent pas à la réclame.

[2] Pour qu'il vienne se placer dessus. C'est ce qui s'appelle *réclamer* en terme de fauconnerie.

L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois:
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice.
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Élèvent de tels faits, par eux si mal suivis:
Bien peu, même des rois, prendroient un tel modèle;
Et le veneur l'échappa belle;
Coupables seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître:
Ils n'avoient appris à connoître
Que les hôtes des bois: étoit-ce un si grand mal?

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure [1].
Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher:
Le roi même feroit scrupule d'y toucher.
Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'étoit point au siége de Troie?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
Des plus huppés et des plus hauts:
Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
Nous croyons, après Pythagore,

[1] Var. Au lieu de ce vers, on trouve ceux qui suivent dans les éditions précédemment citées. L'auteur les a retranchés.

Si je craignois quelque censure,
Je citerois Pilpay touchant cette aventure.
Ses récits en ont l'air: il me seroit aisé
De la tirer d'un lieu par le Gange arrosé.
Là, nulle humaine créature, etc.

Qu'avec les animaux de forme nous changeons;
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles[1]
Ayant dans les airs leurs familles.
Comme l'on conte en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre manière.

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au roi faire un don,
Comme de chose singulière:
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans;
C'est le *non plus ultra* de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon[2] des présents

[1] *Volatille* se dit seulement des oiseaux bons à manger. La nécessité de la rime a forcé La Fontaine d'employer ce mot au lieu de celui de *volatile*. Ce dernier mot sert à désigner tout animal qui vole, ou les oiseaux en général. Du temps de notre poëte, ces deux mots, quoique presque semblables, avoient la même signification qu'ils ont aujourd'hui, et n'étoient nullement synonymes.

[2] Modèle parfait. On disoit autrefois plus communément *paragon*. On trouve ce mot dans Nicot, qui le définit ainsi: « C'est « une chose si excellemment parfaite, qu'elle est comme une « idée, un sep, un estelon à toutes les autres de son espèce, et « lesquelles on rapporte et compare à luy pour savoir à quel degré « de perfection elles atteignent. Ainsi dit-on *paragon* de chevale- « rie, de prudhomie, de sçavoir. » *Thrésor de la langue françoyse*, 1606, in-folio, p. 469. Le mot de *paragon* est à regretter,

Il croyoit sa fortune faite :
Quand l'animal porte-sonnette,
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,
Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.
Lui de crier; chacun de rire[1],
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi
Je ne l'ose assurer; mais je tiendrois un roi
Bien malheureux, s'il n'osoit rire :
C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir sourci[2],
Jupiter et le peuple immortel rit aussi[3].

et encore plus le verbe *paragonner*, qui s'employoit fréquemment, et qui n'a plus d'équivalent.

> Elle, conteute avoir changé demeure,
> Se *paragonne* aux anges d'heure en heure.
> MAROT, *OEuvres*, t. IV, p. 142, édit. 1731, in-12.

[1] VAR. Dans l'édition de 1708, daus celle de 1729 :

> Il croyoit sa fortone faite,
> Lorsque sur ce chasseur l'animal se rejette ;
> Et de ses ongles toot d'acier,
> Sauvage encore et tout grossier,
> Happe le oez du pauvre sire :
> Lui de crier, l'autre de rire.

Mais dans les éditions de 1726 et de 1727, de 1731 et de 1733, il y a comme dans le texte.

[2] *Sourci* au lieu de *sourcil*, pour la rime et par licence poétique. Les éditions modernes oot à tort mis souci. Celles de 1708 et 1726, dans la variante qui suit, ont la même faute.

[3] VAR. Au lieu de ce vers et des suivants, on lit ceux-ci dans

Il en fit des éclats [1], à ce que dit l'histoire,
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire [2].
Que le peuple immortel se montrât sage, ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison;
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau? L'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

l'édit. de 1708, dans celle de 1726, in-4°, dans celles de 1727, de 1731, et de 1733:

C'est le plaisir des dieux. Jupiter rit aussi.
Bien qu'Homère en ses vers lui donne un noir souci,
Ce poëte assure en son histoire
Qu'un rire inextinguible en Olympe éclata.
Petit ni grand n'y résista,
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.
Que le peuple immortel fût assez grave ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison.

[1] Des éclats de rire. Ellipse.

[2] La Fontaine a mis ici en vers un passage de son roman de Psyché, liv. I. Voyez t. V, p. 116, de cette édition.

FABLE XIII.

Le Renard, les Mouches, et le Hérisson[1].

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil, et matois,
Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Il accusoit les dieux, et trouvoit fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger,
Et le fit aux mouches manger.
Quoi! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts!
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queue? est-ce un poids inutile[2]?
Va, le ciel te confonde, animal importun!

[1] Æsop., *apud Aristotel. rhetoricor.*, lib. II, cap. xx, tom. II, p. 570, édit. du Val., 1619, in-folio; trad. de Cassandre, édition 1733, p. 291. *Fabulæ Æsopicæ* 384, edit. Lipsiæ, 1810, in-8°, p. 165, *Vulpes et Erinaceus.* Philibert Hégemont, fab. xix, édit. 1583, p. 56. Le duc de Bourgogne (manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n° 8511, fol. 119); imprimé dans Robert, *Fables inédites*, t. II, p. 352.

[2] Dans la fable v du livre V, le Renard, auquel on a coupé la queue, dit:

. . . . Que faisons-nous de ce poids inutile?
Que nous sert cette queue?

Que ne vis-tu sur le commun !
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité :
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
Garde-t'en bien, dit l'autre ; ami, ne le fais pas :
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont soûls[1] ; une troupe nouvelle
Viendroit fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquoit cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Sur-tout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns[2].

[1] La même expression se trouve dans la traduction de Cassandre. « C'est, dit le Renard, que ces mouches-ci sont déja *saoules.* »

[2] VAR. La Fontaine avoit d'abord composé cette fable autrement : on a retrouvé le brouillon de cette première manière entièrement écrit de sa main, et nous l'avons fait graver comme *fac simile* de son écriture. Voici cette première version telle que nous l'avons publiée dans les *Nouvelles OEuvres diverses de La Fontaine et de François de Maucroix*, in-8°, p. 119, et dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, in-8°, p. 498, première édition.

Le Renard et les Mouches.

Un renard tombé dans la fange,
Et des mouches presque mangé,

Trouvoit Jupiter fort étrange
De souffrir qu'à ce point le sort l'eût outragé.
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importun essaim.
Le renard aima mieux les garder, et fut sage.
Vois-tu pas, dit-il, que la faim
Va rendre une autre troupe encor plus importune?
Celle-ci, déja soûle, aura moins d'âpreté.

Trouver à cette fable une moralité
Me semble chose assez commune :
On peut, sans grand effort d'esprit,
En appliquer l'exemple aux hommes.
Que de mouches voit-on dans le siécle où nous sommes !
Cette fable est d'Ésope, Aristote le dit.

FABLE XIV[1].

L'Amour et la Folie[2].

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien ;
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouoient un jour ensemble :
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux ;
L'autre n'eut pas la patience ;
Elle lui donne un coup si furieux,

[1] Publiée d'abord dans le recueil des *ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, 1685, in-12, p. 6.

[2] Commire, 6. *Dementia Amorem ducens.* Louise Labbé, *OEuvres*, édit. 1762, p. 1 à 102 : *Débat de l'Amour et de la Folie.*

Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas ;
Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas :
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande :
Le dommage devoit être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

FABLE XV[1].

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, et le Rat[2].

A MADAME DE LA SABLIÈRE[3].

Je vous gardois un temple dans mes vers:
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déja ma main en fondoit la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on auroit adorée.
Sur le portail j'aurois ces mots écrits:
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS;

[1] Cette fable parut d'abord dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, 1685, in-12, t. I, p. 13; mais notre poëte, en l'insérant dans la cinquième partie de ses *fables*, publiée en 1694, en retrancha les dix derniers vers par scrupule de conscience.

[2] *Livre des lumières, ou la Conduite des Roys; composé par le sage Pilpay, indien*, 1644, in-8°, p. 193-199, et ensuite, p. 226 à 232; car cette fable, plusieurs fois interrompue par d'autres que les personnages racontent, tient une grande place dans ce livre. — *Contes et Fables indiennes*, seconde partie, chap. III, t. II, p. 262-270, et p. 306 à 314: *Le Corbeau, le Rat, le Pigeon, et la Gazelle.*

[3] Pour ce qui concerne madame de La Sablière, voyez la note sur la première fable du livre X.

Non celle-là qu'a Junon à ses gages;
Car Junon même et le maître des dieux
Serviroient l'autre, et seroient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru:
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auroient amplement contenu
Toute sa vie; agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements
Qui des états font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agréments à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses pieds des mortels
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux[1]: ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son ame
Tous les trésors, quoique imparfaitement:
Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement;
Car cet esprit, qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grace de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.

[1] Entre autres Jean Sobieski, qui depuis fut roi de Pologne, et qui fit une cour assidue à madame de La Sablière.

O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc), agréez que ma muse
Achéve un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grace, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer ;
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivoient ensemble unis : douce société !
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assuroit leur félicité.
Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.

La gazelle s'alloit ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants : D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés ?
La gazelle déja nous a-t-elle oubliés ?
A ces paroles, la tortue
S'écrie, et dit : Ah ! si j'étois
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger ;
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le corbeau part à tire-d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piége et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant ;
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école [1],
Il avoit trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.

[1] Voyez la fable XIX du premier livre, et la fable V du livre IX.

Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriveroit-elle?
Après la mort de la gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulut courir:
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le chasseur vient, et dit : Qui m'a ravi ma proie?
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle:
Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.

L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesoit: si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,
Qu'il délivre encor l'autre sœur,
Sur qui s'étoit fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille feroit le principal héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison l'infante y tient de tels propos,
Que monsieur du corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messager.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun dans son endroit
S'entremet, agit, et travaille.
A qui donner le prix? Au cœur [1], si l'on m'en croit [2].

[1] Dans *Belphégor*, La Fontaine a dit:

Le cœur fait tout: le reste est inutile.

Et dans *Philémon et Baucis:*

Mais quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout.

[2] Cette fable se termine à ce vers dans les deux éditions de la cinquième partie, imprimées sous les yeux de l'auteur en 1694, ainsi que dans celle d'Anvers de la même année, dans celle de La Haye, 1700, dans celle de Paris, 1709, et dans celle d'An-

Que n'ose et que ne peut l'amitié violente!
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Mérite moins d'honneur; cependant chaque jour
Je le célèbre et je le chante.
Hélas! il n'en rend pas mon ame plus contente!
Vous protégez sa sœur, il suffit; et mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
Mon maître étoit l'Amour; j'en vais servir un autre,
Et porter par tout l'univers
Sa gloire aussi bien que la vôtre.

vers, 1726, in-4°. Les dix derniers vers qui suivent, et que La Fontaine avoit retranchés, furent rétablis dans l'édition de Londres, 1708 (fable CCXXVI, page 292), ensuite dans l'édition d'Amsterdam, 1727, et enfin dans l'édition de Paris, 1729: depuis ils ont été insérés dans toutes les éditions.

FABLE XVI[1].

La Forêt et le Bûcheron[2].

Un bûcheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche,
Afin de faire un autre manche:
Il iroit employer ailleurs son gagne-pain;
Il laisseroit debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectoit la vieillesse et les charmes.
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer:
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements.

[1] Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *OEuvres de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 6.

[2] Phædri, *Appendix Fabular.*, fab. V: *Homo et Arbores.* Anonymus, 53 dans Nevelet, p. 524, *de Homine et Securi.* Camerarius, fab. CLXXVIII, p. 191. *Notice des manuscrits*, t. II, p. 722, fab. XXII: *Le Chêne.*

Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs :
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindroit là-dessus?
Hélas! j'ai beau crier et me rendre incommode,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

FABLE XVII[1].

Le Renard, le Loup, et le Cheval[2].

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand, j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous? dit le loup en riant.
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étois quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont; et le cheval, qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle[3].

[1] Cette fable étoit composée en 1684, puisque La Fontaine en fit la lecture dans la séance publique de l'Académie françoise qui fut tenue pour la réception de Boileau, le 1er juillet 1684. Voyez le *Journal des Savants*, mars, 1824, p. 154.

[2] Regnier, sat. III. Æsop., 134, 263 : *Asinus et Lupus*. Voyez ci-dessus, liv. V, fab. VIII.

[3] *Venelle* signifie sentier, passage étroit; et *enfiler la venelle* est une expression proverbiale qui signifie *s'enfuir*.

Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le cheval, qui n'étoit dépourvu de cervelle,
Leur dit: Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs;
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le renard s'excusa sur son peu de savoir.
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir;
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents: le cheval lui desserre
Un coup; et haut le pied. Voilà mon loup par terre;
Mal en point[1], sanglant, et gâté.
Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit:
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie.

[1] C'est-à-dire vaincu, maltraité. *Mal en point* est l'inverse de *bien en point*, employé par nos anciens auteurs comme synonyme d'*accompli*, de *triomphant*. Ainsi dans Louise Labbé,

« Combien plustost choisiriez-vous un homme propre, *bien en* « *point*, et bien portant! »

Debasts de l'Amour et de la Folie, p. 45.

FABLE XVIII[1].

Le Renard, et les Poulets d'Inde[2].

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : Quoi ! ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exempts de la commune loi !
Non, par tous les dieux ! non. Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, sembloit, contre le sire,
Vouloir favoriser la dindonnière gent.
Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
Et cent mille autres badinages,

[1] Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 29.

[2] Le duc de Bourgogne, *Thèmes* (manuscrits de la Bibliothèque du Roi, n° 8511, fol. 2); imprimé dans Robert, *Fables inédites*, t. II, p. 373: *Pulli indici et Vulpes*.

Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassoit en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tomboit quelqu'un : autant de pris,
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

FABLE XIX[1].

Le Singe.

Il est un singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme :
Singe en effet d'aucuns maris[2],
Il la battoit. La pauvre dame
En a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,
Il éclate en cris superflus :
Le père en rit, sa femme est morte;
Il a déja d'autres amours,
Que l'on croit qu'il battra toujours;
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre :
La pire espéce, c'est l'auteur.

[1] Publiée en 1685, dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 32.

[2] C'est-à-dire *de certains* ou *de plusieurs* maris. *Aucuns* ne s'emploie au pluriel, dans le sens de *plusieurs*, de *quelques uns*, que dans le style marotique ou badin. La Fontaine s'est servi encore de ce mot liv. VI, fab. I et fab. VI. Voltaire l'a aussi employé plusieurs fois.

FABLE XX[1].

Le Philosophe scythe[2].

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile[3],
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ébranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant par-tout la nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda

[1] Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *OEuvres de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 34.

[2] Aul. Gellii, *Noct. Attic.*, lib. XIX, cap. XII, p. 482, edit. Lipsiæ, 1762, in-8°.

[3] C'est le vieillard des bords du Galèze.

. . . . Cui pauca relicti
Jugera ruris erant. . . . .
Regum æquabat opes animis; seraque revertens
Nocte domum, dapibus mensas onerabat inemptis.
VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 127-133.

Pourquoi cette ruine : étoit-il d'homme sage [1]
De mutiler ainsi ces pauvres habitants?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage;
Laissez agir la faux du Temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre ; et l'abattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien
Un indiscret stoïcien :
Celui-ci retranche de l'ame
Desirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort [2].

[1] Étoit-ce l'action d'un homme sage ? Ellipse.

[2] Sic isti apathiæ, qui videri esse tranquillos, et intrepidos,

et immobiles volunt, dum nihil cupiunt, nihil dolent, nihil irascuntur, nihil gaudent, omnibus vehementioris animi officiis amputatis, in corpore ignavæ et quasi enervatæ vitæ consenescunt. *Aul. Gell.*

FABLE XXI[1].

L'Éléphant, et le Singe de Jupiter.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce singe avoit nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussitôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venoit trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son excellence.
L'autre étoit préparé sur la légation:
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyoit que les dieux eussent à sa querelle
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.

[1] Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 38.

Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son trône suprême;
Toute sa cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le singe avec un front sévère.
L'éléphant repartit: Quoi! vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas;
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère?
Vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille: on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris.
L'éléphant, honteux et surpris,
Lui dit: Eh! parmi nous que venez-vous donc faire? —
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis:
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux:
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

FABLE XXII[1].

Un Fou et un Sage[2].

Certain fou poursuivoit à coups de pierre un sage.
Le sage se retourne, et lui dit : Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.
Tu fatigues assez pour gagner davantage ;
Toute peine, dit-on, est digne de loyer[3] :
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer ;
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous :
A vos dépens ils font rire le maître.

[1] Publiée en 1685 dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 42.

[2] Phædr. III, 5 : *Æsopus et Petulans*.

[3] De salaire, de récompense. Ce mot est encore employé dans ce sens par les poëtes modernes.

D'un service si grand quel sera le *loyer ?*
Votre cœur et les dieux peuvent seuls vous payer.
LEBRUN, *les Veillées du Parnasse*, ch. II.

Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? Vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger[1].

[1] Dans un exemplaire des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine,* je trouve à la suite de cette fable (p. 44) une note manuscrite, en écriture du temps, ainsi conçue: « Cette fable fut faite contre le sieur abbé Du Plessis, une « espèce de fou sérieux, qui s'étoit mis sur le pied de censurer à « la cour les ecclésiastiques, et même les évêques, et que M. l'ar- « chevêque de Reims fit bien châtier. »

FABLE XXIII[1].

Le Renard anglois[2].

A MADAME HARVEY[3].

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens;
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'ame, un talent pour conduire
 Et les affaires et les gens,
Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
Malgré Jupiter même et les temps orageux,
Tout cela méritoit un éloge pompeux:
Il en eût été moins selon votre génie;

[1] Publiée d'abord en 1685 dans le reeueil des *Ouvrages des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 45.

[2] Abstemius, 146, *de Vulpe capta a Cane*, *dum se mortuam simulat.*

[3] Élisabeth Montaigu, veove do ehevalier Harvey, mort à Constantinople au serviee de Charles II. Madame Harvey eut beaucoup de part aux divers changements de ministère qui eurent lieu sous le règne de ce roi, et elle contribua fortement à attirer en Angleterre la duehesse de Mazarin, dont elle étoit devenoe l'amie. En 1683 madame Harvey vint à Paris, et La Fontaine eot souvent oeeasion de la voir ebez mylord Montaigu, son frère, ambassadeor auprès de la eour de Fraoee. Madame Harvey mourut en 1702. La Fontaine a toojours écrit *Hervay* et *Harvay;* mais il paroît, d'après l'éditeur de Saint-Évremood, que c'est à tort.

La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie:
Vous l'aimez. Les Anglois pensent profondément;
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament;
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent par-tout l'empire des sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour:
Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres;
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos renards sont plus fins; je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagème
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scélérat, réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire[1].
Là, des animaux ravissants,
Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisoient les passants.
Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,

[1] C'est-à-dire près d'une potence.

Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute [1], parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant ;
Mes chiens n'appellent point au-delà des colonnes [2]
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle! Il y vint, à son dam.
Voilà maint basset clabaudaut;
Voilà notre renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux ;
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux [3].
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'auroit pas cepeudant un tel tour inventé ;

[1] Terme de vènerie, pour désigner les chiens qui relèvent de défaut les autres chiens accoutumés à les suivre.

[2] Des fourches patibulaires où les animaux étoient pendus.

[3] Expression proverbiale, pour dire qu'il y mourut. Les *houseaux* étoient des espèces de bottines ou des brodequins qui se fermoient avec des boucles et des courroies. Il paroît que c'étoit une chaussure particulière aux Parisiens dans le treizième siècle ; car Jean de Meung, décrivant de quelle manière Pygmalion habilla sa statue, dit :

N'est pas de *hosiaus* estrenée,
Car el n'est pas de Paris née.
Roman de la Rose, v. 21515 édit. 1814.

Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne provision ?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet ;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre [1] :
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'univers,
Et se font écouter des nations étranges [2].

[1] VAR. Dans l'édition des fables de 1694, on lit :

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet,
Trop abondant pour ma lyre :
Peu de nos chants, etc.

De cette manière il y a un vers sans rime. La leçon du texte est celle que La Fontaine avoit lui-même donnée en 1685, lorsqu'il publia la première fois cette fable ; elle est plus correcte, mais moins heureuse pour le sens. La leçon de l'édition des fables de 1694 a été conservée dans l'édition d'Anvers de 1694, dans celle de La Haye de 1700, et même dans celle de Paris de 1709. Cependant la leçon d'abord donnée par l'auteur en 1685 avoit été rétablie dans l'édition des fables publiée à Londres en 1708, aux dépens de Paul et d'Isaac Vaillant. Dans l'édition de 1726, on a changé un mot, et on a mis :

Trop long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre.

[2] Pour dire les nations étrangères. Le mot *étrange* étoit en usage, dans ce sens, au temps de Nicot, qui traduit dans son dictionnaire *nations étranges* par *gentes exteræ*. Corneille a aussi

Votre prince[1] vous dit un jour
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse.
C'est peu de chose; elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitants
Tirés de l'île de Cythère?
Vous voyez par-là que j'entends
Mazarin[2], des Amours déesse tutélaire.

employé cette expression; mais elle étoit déja vieille du temps de La Fontaine.

[1] Charles II.

[2] Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, née à Rome en 1646, et morte à Chelsey, près de Londres, le 2 juillet 1699, étoit la nièce du cardinal de Mazarin: elle fut mariée en 1661 à Armand-Charles de La Porte, duc de la Meilleraie, à condition qu'il prendroit le nom et les armes de Mazarin. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, troisième édition, 1610, in-8°; p. 372-379.

FABLE XXIV[1].

Le Soleil et les Grenouilles[2].

Les filles du limon tiroient du roi des astres
Assistance et protection :
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres,
Ne pouvoient approcher de cette nation ;
Elle faisoit valoir en cent lieux son empire.
Les reines des étangs, grenouilles veux-je dire,
(Car que coûte-t-il d'appeler

[1] La Fontaine n'a point inséré cette fable dans le volume qu'il a publié en 1694. Elle avoit cependant alors déja paru sous son nom dans le *recueil de vers choisis* du P. Bouhours, en 1693 (page 13 ou 17 de l'édition de Hollande). Madame Ulrich la publia de nouveau comme inédite dans les *OEuvres posthumes* de notre poëte, en 1696. Elle n'est point dans l'édition de ses fables faite à Amsterdam en 1700, ni dans celle imprimée à Paris en 1709 : cependant elle avoit déja été insérée dans l'édition de Londres de 1708, et on la retrouve ensuite dans l'édition in-4° de 1726, et dans toutes les éditions qui suivirent.

[2] Le P. Commire, t. I, p. 248, et t. II, p. 134, *Sol et Ranæ*. Voyez encore ci-dessus la fable XII du livre VI. Cette fable est allégorique ; elle faisoit allusion aux démêlés des Hollandois avec Louis XIV. Ce monarque avoit pris pour emblème le soleil. On fit dans le temps d'autres traductions de cette fable du P. Commire : elles servent à montrer combien notre fabuliste, même lorsqu'il est le plus foible et le plus inférieur à lui-même, est encore supérieur aux autres poëtes de son temps dans ce genre de composition.

Les choses par noms honorables?)
Contre leur bienfaiteur[1] osèrent cabaler,
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune:
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auroient, par leurs cris,
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la nature[2].
Le soleil, à leur dire, alloit tout consumer;
Il falloit promptement s'armer,
Et lever des troupes puissantes.
Aussitôt qu'il faisoit un pas,
Ambassades coassantes
Alloient dans tous les états:
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde
Rouloit sur les intérêts
De quatre méchants marais[3].

[1] VAR. Dans le recueil du P. Bouhours on lit *bienfacteur*, et dans l'édition de 1729, *bienfaicteur*. L'orthographe de ce mot, qui étoit nouveau alors, n'étoit point encore fixée.

[2] La Fontaine s'est servi ailleurs de cette expression.

Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature?
Liv. VII, fab, XVIII.

[3] VAR. Dans les trois éditions du recueil du P. Bouhours, que j'ai sous les yeux, celle de Paris, 1693, p. 14, celle de Hollande,

Cette plainte téméraire
Dure toujours; et pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant:
Car si le soleil se pique,
Il le leur fera sentir;
La république aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

même année, p. 18, celle de Paris, 1701, p. 13, on trouve *marets;* et il est évident que ce mot a été écrit ainsi par l'auteur pour rimer avec *intérêts;* car cette orthographe n'étoit plus en usage de son temps.

FABLE XXV[1].

La Ligue des Rats[2].

Une souris craignoit un chat
Qui dès long-temps la guettoit au passage.
Que faire en cet état? Elle, prudente et sage,
Consulte son voisin : c'étoit un maître rat,
Dont la rateuse seigneurie
S'étoit logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat, ni chatte,
Ni coup de dent, ni coup de patte.
Dame souris, lui dit ce fanfaron,

[1] L'épithalame que La Fontaine avoit composé pour le mariage de mademoiselle de Bourbon et du prince de Conti, et qu'on a compris mal-à-propos dans le Recueil des Fables, ainsi que nous l'avons expliqué dans la préface, formoit la fable xxv de ce XIIe livre.

[2] Cette fable ne se trouve pas dans le volume publié en 1694 par La Fontaine, ni même dans l'édition de Paris de 1709; mais un commentateur a eu tort de dire qu'elle n'a été insérée dans les ouvrages de notre poëte que long-temps après sa mort : elle avoit été publiée de son vivant, mais sans nom d'auteur, dans le *Mercure galant* de décembre 1692, et elle reparut un an après sa mort dans ses *OEuvres posthumes*; elle fut insérée dans l'édition de ses fables faite à Londres en 1708 (p. 300), puis dans l'édition de Paris de 1726, in-4°, et ensuite dans toutes les autres éditions.

Ma foi! quoi que je fasse,
Seul, je ne puis chasser le chat qui vous menace:
Mais assemblons tous les rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
La souris fait une humble révérence;
Et le rat court en diligence
A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints rats assemblés
Faisoient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
Il arrive, les sens troublés,
Et tous les poumons essoufflés.
Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces rats; parlez.
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la souris:
Car Raminagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de souris, voudra manger des rats.
Chacun dit: Il est vrai. Sus! sus! courons aux armes!
Quelques rates [1], dit-on, répandirent des larmes.
N'importe, rien n'arrête un si noble projet:
Chacun se met en équipage;
Chacun met dans son sac un morceau de fromage;
Chacun promet enfin de risquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.

[1] Ce mot est forgé, et n'est point françois.

Cependant le chat, plus fin qu'eux,
Tenoit déja la souris par la tête.
Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie:
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très prudents rats,
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque rat rentre dans son trou;
Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

FABLE XXVI[1].

Daphnis et Alcimadure.

IMITATION DE THÉOCRITE[2].

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE[3].

Aimable fille d'une mère
A qui seule[4] aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,

[1] Publiée d'abord, non comme fable, mais comme idylle, en 1685, dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, tom. I, pag. 70, et ensuite insérée par l'auteur dans son recueil imprimé en 1694, dont elle forme la vingt-quatrième fable. On voit par-là qu'un commentateur a commis une double erreur en disant que La Fontaine n'avoit pas compris cette idylle parmi ses fables, et qu'il l'avoit composée dans les dernières années de sa vie.

[2] Théocrite, idylle XXIII.

[3] Madame de La Mésangère étoit la fille de madame de La Sablière. C'est elle que Fontenelle désigne sous le nom de *la Marquise* dans son ouvrage intitulé *de la Pluralité des mondes*. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, 3e édit., p. 372.

[4] Un commentateur demande: Pourquoi le poëte dit-il *à qui seule?* Je réponds: Parcequ'alors madame de La Sablière, encore dans l'âge de plaire, s'étoit retirée du monde, et étoit livrée à la dévotion. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, in-8°, 3e édit., p. 338 à 346.

Et quelques uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en [1] cette préface
Je ne partage entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
Je vous dirai donc... Mais tout dire,
Ce seroit trop; il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces graces, cet esprit:
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit [2].
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines, si jamais
L'amour vous dit les mêmes choses:
Il les dit mieux que je ne fais;
Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisoit de ce dieu le souverain pouvoir:
On l'appeloit Alcimadure:

[1] Latinisme : *Non possum quin*. Madame de Sévigné commence ainsi une de ses lettres (12 février 1672, t. II, p. 324): « Je ne puis, « ma chère fille, qu'être en peine de vous. »

[2] C'est-à-dire sans votre mère. Le reconnoissant La Fontaine place toujours madame de La Sablière au-dessus de toutes les autres femmes.

Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connoissant autres lois
Que son caprice; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs:
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs [1]!
Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur: jamais la moindre grace
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir.
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité [2],

[1] Ellipse. Si on la trouvoit aimable, même en ses rigueurs, combien l'eût-elle paru davantage à ceux qu'elle auroit comblés de ses faveurs! Ce passage rappelle le vers d'Andromaque:

Je t'aimois inconstant, qu'eussé-je fait fidèle?

[2] Le mot *nativité* ne s'emploie plus guère que dans le style de liturgie; mais il n'en étoit pas ainsi du temps de La Fontaine. Saint-Évremond a dit aussi:

Pour faire la solemnité
De sa vieille *nativité*.

Voyez encore à ce sujet Nicot, *Thrésor de la langue françoyse*, p. 425, au mot *Naistre*.

Joignoit aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins et des vertes campagnes.
J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux;
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien;
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple
Où votre image se contemple,
Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai près de ce temple un simple monument:
On gravera sur la bordure:
« Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi,
« Pleure, et dis: Celui-ci succomba sous la loi
« De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint:
Il auroit poursuivi; la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant:
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,

Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :
Une voix sortit de la nue,
Écho redit ces mots dans les airs épandus :
« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit et s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Érèbe entendit cette belle homicide
S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr
Non plus qu'Ajax Ulysse [1], et Didon son perfide [2].

[1] Hom., *Odyss.*, lib. XI, v. 563.
[2] Virgil., *Æneid.*, lib. VI, v. 450.

FABLE XXVII[1].

Le Juge arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire[2].

Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendoient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
Tous chemins vont à Rome ; ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie[3] :

[1] Imprimée d'abord dans le *Recueil de vers choisis* du P. Bouhours, 1693 (p. 328 de l'édition de Paris, et 275 de l'édition de Hollande), ensuite insérée par l'auteur à la fin de son dernier volume de fables publié en 1694, puis donnée de nouveau comme inédite par madame Ulrich, dans les *OEuvres posthumes* de notre poète, 1696, p. 272.

[2] Arnaud d'Andilly, *Vies des Saints Pères du désert*, 1653, 2 vol. in-4°, t. II, p. 496.

[3] VAR. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes :*

L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
Se fit arbitre né. L'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie.

La moitié! les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle et détestable envie [1].
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue ; et le soin de soulager les maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre hospitalier ;
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :
« Il a pour tels et tels un soin particulier,
« Ce sont ses amis ; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'appointeur de débats :
Aucun n'étoit content; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit :
Jamais le juge ne tenoit
A leur gré la balance égale [2] :
De semblables discours rebutoient l'appointeur :
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,

[1] Var. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes* :

De guérir cette folle et perverse manie.

[2] Var. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes*. Au lieu des quatre vers qui précèdent, on lit les deux suivants :

Nul ne lui savoit gré ; l'arbitrale sentence
Toujours selon leur compte inclinoit la balance.

Vont confier leur peine au silence des bois [1].
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même [2].
Qui, mieux que vous, sait vos besoins?
Apprendre à se connoître est le premier des soins
Qu'impose à tout mortel la majesté suprême [3].
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité:
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau: vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert [4].
Ainsi parla le solitaire.

[1] VAR. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes:*

Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Pour ne point retomber dans ce qu'ils ont souffert,
Cherchent à s'établir dans le fond d'un désert.

[2] VAR. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes:*

Mes amis, leur dit-il, demandez-le à vous-même.

[3] . . . E cœlo descendit *γνῶθι σεαυτὸν*.
JUVEN., sat. XI, v. 27.

[4] VAR. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes:*

Pour mieux vous contempler habitez un lieu coi.

Il fut cru ; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats ;
Ces secours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins [1].
O vous, dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes, et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers [2] vous donne,

[1] VAR. Dans le *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes*, au lieu des six vers qui précèdeot, on lit ceux-ci :

Ce n'est pas que chacun doive fuir tout emploi.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, il faut qu'on se propose
D'avoir des appointeurs, et d'autres gens aussi.
On n'en manque pas, Dieu merci :
L'ambition d'agir, et l'or sur toute chose,
N'en foot naître que trop pour les communs besoins.

[2] Vieux mot, qui exprime plus que le mot *pensée*, et qui heureusement est encore en usage en poésie. Voltaire a dit :

Ainsi je m'occupois, sans suite et sans méthode,
De ces *pensers* divers où j'étois égaré.
Épître à mon vaisseau (1768).

Et on trouve dans Delille :

Cependant, agité par des projets contraires,
Énée en entretient ses *pensers* solitaires.
Traduct. de l'*Enéide*, liv. VIII.

Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
Par où saurois-je mieux finir?

FIN DES FABLES.

TABLE DES AUTEURS

DANS LESQUELS

LA FONTAINE A PUISÉ LE SUJET DE SES FABLES.

N. B. Les chiffres romains indiquent le livre, et les chiffres arabes les numéros des fables de La Fontaine où chaque auteur se trouve cité.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES FABLES.

24.

FIN DE LA TABLE.

